LA
VEILLE D'UNE GRANDE FÊTE.

HOMMAGE EN VERS, MÊLÉ DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un village.

SCÈNE PREMIERE.

MERCURE, *seul.*

RESPIRONS!.. Grâces, au ciel me voilà sur la terre.
(Il descend de son char.)
Messager d'Apollon, du maître du tonnerre,
Des neuf Muses, de Mars, de Pallas, ~~de Venus~~,
J'accompagne ici bas la ~~Folie et Momus~~.
D'un monarque chéri des Dieux et de la France
On célèbre aujourd'hui la fête et la naissance;
Déjà la renommée a parcouru les airs,
Afin d'en informer cet immense univers;
Les chants ont commencé, l'ivresse est générale:
On nomme l'Empereur, on l'aime, on le signale.
Tout se meut à la fois, et les Français guerriers
Viennent mêler des fleurs à ses nombreux lauriers;
Pour mot d'ordre ils ont pris: boire, chanter et rire.
Paris, en ce grand jour, réunit un empire,
Et chacun vient louer le mortel le plus grand
D'un long siècle de gloire écoulé dans un an.

Puisque j'ai de la terre entrepris le voyage,
Il faut pour mon plaisir en tirer avantage:
Sans sortir de ces lieux, usant de mon pouvoir,
Je veux sans être vu, tout entendre et tout voir.
Paysans et bourgeois que l'allégresse entraîne,
Vont avec tout un camp paraître sur la scène;
Déjà de ce hameau j'entends le tambourin,
Et vais céder la place au fermier Mathurin.

(*Il agite son caducée et se mêle au milieu des villageois.*)

SCÈNE II.

MATHURIN, LISE, JUSTINE, LUCETTE, ANDRÉ, DELORME, FINASSOT, Villageois et Villageoises descendent de la montagne en chantant et en dansant.

(*Tous ces personnages portent des bouquets et des branches de lauriers.*)

CHŒUR,

Air: *Ah! la bonne nouvelle.*

Soyons tous en goguette,
J' pouvons faire les fous;
C'tilà dont c'est la fête,
A d' la raison pour nous.

MATHURIN.

Mieux qu'à Paris j'm'en vante,
Règne ici la gaîté;
Not' j'oie est plus bruyante,
Not' vin moins frelaté.

CHŒUR.

Soyons tous en goguette,


JACQUES MARIE BOUTET-MONVEL
Né à Lunéville, le 25 Mars 1745.

LES AMOURS
DE BAYARD,
OU
LE CHEVALIER
SANS PEUR ET SANS REPROCHE;

COMÉDIE HÉROÏQUE EN QUATRE ACTES;

PAR J. M. MONVEL, Membre de l'Institut.

REPRÉSENTÉE, *pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Français, le 24 août 1786; et reprise au Théâtre de S. M. l'Impératrice, à l'Odéon, le 16 juillet 1808.*

PRIX, 1 fr. 80 cent.



A PARIS,

CHEZ HÉNÉE, Libraire du Théâtre de S. M. l'Impératrice, rue et en face l'Eglise Saint-Severin, n°. 8.
MARTINET, Libraire, rue du Coq Saint-Honoré.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE.

M. D. CCC. VIII.

Et se trouve dans les Départemens, chez

J. J. Paschoud, Libraire, à Genève.
Rolant et Rivoire, Libr. à Lyon.
Bonnefoi et Prunet, à Toulouse.
Walhen, Imprimeur-Libraire, à Bruxelles.
Bergeret, Libraire, à Bordeaux.
Boghaert-Dumorhe, Libr. à Bruges.

Conformément à la Loi du 19 juillet 1793 qui garantit les propriétés littéraires, j'ai déposé à la Bibliothèque Impériale deux Exemplaires de cet ouvrage.

ACTE DE PROPRIÉTÉ.

Je soussigné Jacques Marie MONVEL, auteur d'un Ouvrage ayant pour titre : *Les Amours de Bayard, ou le Chevalier sans peur et sans reproche*, reconnais avoir vendu et cédé à M. J. HÉNÉE, impr.-libr. à Paris, la propriété exclusive de l'impression de l'Ouvrage ci-dessus nommé, et l'autorise à poursuivre en son nom, et suivant toute la rigueur des lois, les contrefacteurs ou débitans d'éditions qui ne seront point revêtues de sa signature.

Paris, ce 25 juin 1808.

Signé Monvel.

Nota. Le public est prévenu que cette Édition est la seule qui soit conforme à la représentation donnée à la Comédie française, le 24 août 1786, et telle qu'elle se joue maintenant au Théâtre de S. M. l'Impératrice et Reine ; que la bonne Édition approuvée par l'auteur étant épuisée, il n'existe que celle-ci à laquelle il puisse ajouter foi, attendu que les autres ont été réimprimées pendant la révolution, et que l'on y a fait divers changemens nécessités par les circonstances.

Vu au ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret impérial du 8 juin 1806. Paris, le 23 juin 1808.

Signé, SAULNIER, *Secrétaire général.*

Vu l'approbation donnée, permis d'afficher et représenter, ce 25 juin 1808.

Le Conseiller d'État, Préfet de Police,

Signé, DUBOIS.

PERSONNAGES.

FRANÇOIS Ier. Roi de France, encore jeune : mais après la bataille de Marignan. M. THÉNARD.

Le Chevalier BAYARD, jeune, et amant de Mme. de Rendan. M. CLOZEL.

Le Capitaine la PALICE, ami de Bayard et amant de Mme. de Rendan. M. FIRMIN.

L'amiral BONNIVET. M. DUGRAND.

Don ALONZO DE SOTOMAYOR, amant de Mme. de Rendan. M. ROSAMBEAU.

Mme. RENDAN, jeune veuve. Mad. DACOSTA.

Une Dame BRESSANE. Mad. MOLÉ.

SES DEUX FILLES. Mlles. DEVIN, aînée et cadette.

ISOLITE, jeune personne attachée à Mme. de Rendan. Mlle. REGNIER.

M. D'IMBERCOURT, Seigneur de la Cour de France. M. CAMAILLE.

ARTHUR, Valet de chambre de Mme. de Rendan. M. FUSIL.

AMBROISE, Jardinier de Mme. de Rendan. M. PERROUD.

L'ÉCUYER de Sotomayor. M. ARMAND.

UN HÉRAUT D'ARMES. M. ROUSSEL.

L'ÉCUYER de Bayard. Muet.

Le Parain de Sotomayor.

Le Maréchal-de-Camp d'Orèze.

MM. de Guise, de Fontrailles, le Baron de Béarn, la Trimouille, de Crussol, de Tendé, etc. etc.

Paysans et Paysannes.

Bohémiens et Bohémiennes.

Gendarmes.

Domestiques de Mme. de Rendan.

Ménétriers.

La Scène se passe à quelque distance de Paris, dans une Maison de Campagne de Mme. de Rendan.

LES AMOURS DE BAYARD.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IMBERCOURT, FRANÇOIS Ier.

IMBERCOURT.

Oui, Sire, c'est une visite inutile, une tentative superflue. Madame de Rendan ne voit, ne reçoit personne. Je viens de parler à mademoiselle Isolite, celle de ses femmes qui a toute sa confiance : elle va descendre, et vous confirmera ce qu'avec bien du regret j'ai l'honneur d'assurer à Votre Majesté.

FRANÇOIS Ier.

Ah! point de Majesté, je vous en prie, Imbercourt. Souvenez-vous que je ne suis ici qu'un très-petit particulier, un pauvre amant rebuté : ce n'est pas en matière de galanterie, et surtout quand on éprouve l'humiliation d'un refus, qu'il convient de faire le Roi. Gardons l'incognito, mon ami, gardons-le bien, et du moins sauvons l'amour propre, s'il faut renoncer à contenter l'amour.

IMBERCOURT.

L'amour! en bonne foi, est-ce que vous êtes amoureux ?

FRANÇOIS Ier.

Sur mon honneur, je crois qu'oui.

IMBERCOURT.

Je crois, est excellent. Amoureux d'une femme que vous n'avez fait qu'entrevoir, et qu'il y a plus de deux ans que vous n'avez vue

FRANÇOIS Ier.

Mais songez donc..., tout le monde dit qu'elle est charmante.

IMBERCOURT.

Ah! oui... j'entends..: vous l'aimez, sur parole.

FRANÇOIS Ier.

C'est que je m'imagine qu'il n'y a rien de si piquant que de déranger les prudentes combinaisons d'une veuve de vingt et un an, jolie comme l'amour, et qui a fait vœu de pleurer toute sa vie... un mari.

IMBERCOURT.

Il est sûr que les obstacles ont quelque chose d'attrayant ; mais je crains bien que ceux que vous trouverez ici, ne soient insurmontables.

FRANÇOIS Ier.

Tant mieux, mon ami, tant mieux ; je serai enchanté d'échouer. Je regretterai une femme charmante, à la vérité, mais j'aurai le plaisir d'estimer une femme respectable ; et dans quelques années d'ici, la dernière, si j'en puis faire une amie, me sera plus utile, que l'autre ne m'aurait été agréable.

IMBERCOURT.

Eh bien, je vous vois d'ici l'ami de madame de Rendan.

FRANÇOIS Ier.

Et vous croyez qu'elle tiendra le vœu qu'elle a fait de ne plus aimer... à vingt et un an, et charmante?

IMBERCOURT.

Elle pourrait fort bien aimer... et... et..

FRANÇOIS Ier.

Et ne vouloir pas de moi.... n'est-ce pas ce que vous voulez dire?...

IMBERCOURT.

Je ne l'osais pas ; mais je le pensais.

FRANÇOIS Ier.

Ah! fort bien... et pourquoi?

IMBERCOURT.

Parce que vous êtes Roi.

FRANÇOIS Ier.

Est-ce un titre pour déplaire ?

IMBERCOURT.

Non sûrement, quand on est fait comme vous ; quand on a vos avantages...

FRANÇOIS Ier.

Chut... chut... point d'éloge... souvenez-vous donc du petit particulier... Ce pauvre Roi est bien assez.., n'est que trop loué, quand par état il est obligé d'écouter des harangues.

IMBERCOURT.

Eh bien, sans éloge, sans flaterie, par vous-même vous pouvez, vous devez plaire ; mais non pas à madame de Rendan. Vous avez tout ce qu'il faut pour intéresser son cœur. Mais vous effaroucherez son orgueil, et la vanité la défendra de l'amour.

FRANÇOIS Ier.

Comment ! mon hommage est-il une offense ? Le goût que l'on m'inspire humilie-t-il celle qui en est l'objet ?...

IMBERCOURT.

Est-ce au petit particulier que je dois répondre, ou si c'est...

FRANÇOIS Ier.

Assez... assez... la réponse est faite .. Vous avez une manière de faire entendre tout ce que vous ne voulez pas dire... Ah çà, vous conviendrez cependant qu'il est bien cruel d'être à ma place....

IMBERCOURT, *légèrement.*

Oh, oui, je l'avoue, et je vous plains.

FRANÇOIS Ier.

Vous riez... mais cependant il faut que je renonce au doux plaisir d'aimer, et d'être aimé... Où je voudrais l'amour, je ne trouve que l'intérêt, la vanité, ou l'ambition ; où je trouve le sentiment, je rencontre une vertu que mon rang effarouche... et de tous côtés je désire, je doute, ou je regrette.

IMBERCOURT.

Ah! n'est-il pour être heureux que le goût passager, que les fantaisies d'un moment... Faites un choix légitime, un choix digne du trône, et de votre cœur. La plus haute naissance, la beauté, les qualités de l'âme, les graces, les talens, peuvent se trouver réunis dans l'objet que le ciel peut-être vous destine... Ce portrait n'est pas imaginaire... regardez autour de vous, vous en trouverez aisément le modèle : alors aimez, vous méritez si bien que l'on vous aime... vous ne serez pas le premier époux couronné qui n'aura trouvé le bonheur qu'au sein de l'hymen et dans les bras de la vertu.

FRANÇOIS Ier.

Foi de gentilhomme, je crois que tu as raison... Je suis pourtant bien jeune encore. J'y réfléchirai... mais voyons ce que le sort me réserve ici... des refus bien constans, oh! j'en suis sûr... eh bien, je m'y attends, et je n'en serai pas surpris.

IMBERCOURT.

J'entends venir quelqu'un ; c'est sûrement la demoiselle Isolite.

FRANÇOIS Ier.

Vous êtes sûr qu'elle ne me connaît pas?...

IMBERCOURT.

Très-sûr. Je vous ai annoncé comme venant de la part du Roi, c'est à vous de faire le reste.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

PARDON, messieurs, de vous avoir fait attendre... mais je voulais engager Madame à vous recevoir, et je n'ai pu y réussir... sa santé ne lui permet pas de voir qui que ce soit.

FRANÇOIS Ier.

Vous m'alarmez.... elle est donc sérieusement malade?

ISOLITE.

Ah! Monsieur, le chagrin est une terrible chose... et voilà pourtant deux ans que cela dure.

FRANÇOIS Ier.

Mais elle y succombera... Pourquoi donc se refuser des consolations que la raison avoue? Pourquoi renoncer à des plaisirs permis! .. Je venais le lui dire de la part du Roi, il voit avec peine qu'elle persiste dans le dessein de s'éloigner de la Cour, et de vivre dans sa solitude.. Dites-le lui, Mademoiselle.. faites-lui bien sentir que le Roi en éprouve un violent déplaisir... entendez-vous?

ISOLITE.

Un violent déplaisir... oui, Monsieur, j'appuierai sur le mot.

FRANÇOIS Ier.

Rien n'est plus brillant maintenant que la Cour de France; c'est un séjour.... que je crois agréable. Votre belle maîtresse en serait l'ornement... Elle est toujours aussi belle qu'elle l'était avant la mort de son mari... de ce pauvre Rendan?...

ISOLITE.

Oh! elle n'est point changée.... Communément le chagrin ne sied pas... mais elle, je crois, en vérité, que la douleur, que les larmes l'embellissent encore.

FRANÇOIS Ier.

C'est ce qu'on a dit au Roi... Faites observer à madame de Rendan qu'elle n'a pas vingt et un an.

IMBERCOURT.

Que tout ce qui environne Sa Majesté est à peu près d'un aussi bel âge.

FRANÇOIS Ier.

Que le Roi lui-même est jeune aussi...

IMBERCOURT.

Et que les plaisirs naissent en foule sur les pas d'un Monarque qui réunit à la grandeur suprême tout ce que l'esprit, les graces du corps, et les charmes de la figure peuvent avoir de plus séduisant. (*François Ier. tire Imbercourt par le manteau, et veut l'empêcher*

de continuer.) Pourquoi voulez-vous m'empêcher de parler ? est-ce que je ne dis pas la vérité ?

ISOLITE, *s'adressant à François Ier.*

Monsieur, le Roi est-il effectivement aussi bien que tout le monde l'assure ?

FRANÇOIS Ier.

Ah ! bien... bien... ce serait un faible mérite pour un homme... il n'est pas mal... mais bien !...

IMBERCOURT.

Allons, allons, vous êtes difficile... je vous assure, mademoiselle, qu'il serait encore très-bien quand même il ne serait pas Roi.

ISOLITE, *toujours au Roi.*

On dit qu'il a beaucoup d'esprit.

IMBERCOURT.

Eh bien ! répondez donc ?

FRANÇOIS Ier., *après avoir hésité.*

Il a du moins celui d'aimer beaucoup ceux qui en ont.

ISOLITE.

On assure qu'il est si galant, si brave...

FRANÇOIS Ier.

Un homme qui règne sur des Français... et comment voulez-vous qu'il ne soit pas brave ?... il reçoit l'exemple, et le donne à son tour.

ISOLITE.

Oh ! que vous me donnez de désir de connaître un Roi si charmant !

FRANÇOIS Ier.

Déterminez madame de Rendan à venir à la Cour, et là, il vous sera facile de voir celui dont vous vous formez une idée si avantageuse.

ISOLITE.

Ah ! s'il n'est que ce moyen-là pour y parvenir, je désespère d'être jamais heureuse. Madame me paraît tellement attachée à la solitude...

FRANÇOIS Ier.

Le Roi se propose cependant de venir aujourd'hui,

lui-même, engager votre belle maîtresse à renoncer au projet de retraite qu'elle a formé contre le vœu de tous ceux qui la connaissent.

ISOLITE.

Le Roi viendra... lui-même... ici... aujourd'hui ?

FRANÇOIS Ier.

Oui, mademoiselle... et quoique madame de Rendan ne reçoive personne... Elle ne reçoit personne, vous me l'assurez ?

ISOLITE.

Qui que ce soit.

IMBERCOURT.

Ah ! le Roi doit faire exception.

FRANÇOIS Ier.

Sera-t-il excepté ?... le croyez-vous ?

ISOLITE.

Eh ! Monsieur, qui refuserait l'honneur d'une pareille visite ! . . . un Roi qui est jeune, qui a tant d'esprit, qui est si galant, si brave... Oh ! je sais bien que pour moi... mais Madame est trop bien apprise pour se cacher aux yeux de son maître, comme elle fait aux regards de tout le monde.

FRANÇOIS Ier.

Eh bien, assurez-lui que le Roi a pour elle les sentimens les plus distingués, et qu'il viendra dès aujourd'hui lui en présenter l'hommage... Ne l'oubliez pas.

ISOLITE.

Moi, monsieur... oh ! n'ayez pas peur... on n'oublie pas ce qui fait plaisir.

FRANÇOIS Ier.

Je suis charmé que vous pensiez ainsi... Faites agréer nos respects à madame de Rendan. Adieu, mademoiselle. (*Imbercourt et le Roi sortent.*)

SCENE III.

ISOLITE, *seule.*

Le Roi viendra aujourd'hui... quelle joie ! il dira à Madame les plus jolies choses du monde, j'en suis sûre : car il est si aimable ! elle n'y sera pas insensible... (*Avec un soupir*) Le ciel m'en fera la grace : elle se laissera gagner aux instances de son maître, sortira de cette triste solitude... où je m'ennuie... (*Avec un soupir.*) que cela fait pitié !... et nous irons à la Cour... c'est un pays que j'ai grande envie de voir... Cependant je viens de mentir bien effrontément à ces messieurs ; je leur ai dit que Madame ne recevait personne... et M. de la Palice doit se présenter aujourd'hui chez elle ! et le chevalier Bayard y est venu hier, avant-hier... Il est vrai qu'ils sont les seuls pour qui Madame soit visible... encore l'un la voit-il aujourd'hui pour la première fois, et M. Bayard ne lui a-t-il rendu que deux visites... par conséquent si j'ai menti, c'est de si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en parler. Au reste, c'est par l'ordre de Madame, et s'il y a du mal, ce n'est pas sur moi que doit en retomber le blâme.

SCENE IV.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

Qui sont donc ces beaux Seigneurs à qui vous parliez là ? mademoiselle Isolite ?

ISOLITE.

L'un est ami du Roi, c'est M. d'Imbercourt, l'autre m'est inconnu.

ARTHUR, *la pressant dans ses bras.*

A qui en voulaient-ils, ma charmante, à vous, ou à votre maîtresse ?

ISOLITE, *avec un sourire ironique.*

A qui en voulaient-ils ?.. en vérité, M. Arthur, vous avez des expressions... c'est de la part du Roi que ces messieurs venaient parler à Madame.

ARTHUR.

L'ont-ils vue ?

ISOLITE.

Non.

ARTHUR.

Et savez-vous quel était l'objet de leur mission ?

ISOLITE.

Vous êtes bien curieux.

ARTHUR.

Hom... il y a de la galanterie sur jeu, puisque vous y mettez du mystère.

ISOLITE, *haussant les épaules.*

De la galanterie... avec Madame ?

ARTHUR.

Tenez, vous êtes demoiselle suivante, moi, valet-de-chambre... (*Lui prenant un bras qu'il passe sous le sien.*) que diable! entendons-nous, et tout ira le mieux du monde. (*Confidemment.*) Nos maîtres ... soit héroïsme de guerriers, soit vertu de femme, vertu à toute épreuve, peuvent dans le monde passer pour des prodiges... mais dans l'intérieur de leur appartement, tête à tête avec nous... hélas ! ce sont de pauvres humains bien faibles, tout comme nous.

ISOLITE.

Et que résulte-t-il de là ?

ARTHUR.

Il en résulte que madame de Rendan, malgré l'amour qu'elle avait pour son époux, malgré le tendre et profond respect qu'elle conserve pour sa mémoire, malgré le deuil et le veuvage éternel auquel elle s'est vouée, madame de Rendan a le cœur tendre, madame de Rendan oubliera son mari, aimera parce qu'elle n'a que vingt ans, et qu'à vingt ans il faut aimer... enfin qu'elle se mariera... parce qu'elle est trop sage pour ne pas finir le roman comme cela.

ISOLITE.

Eh bien, monsieur le valet-de-chambre, et moi la demoiselle suivante, que pouvons-nous à cela ?

ARTHUR.

Ah !... nous pouvons, mademoiselle, arranger les choses de manière qu'elles nous soient profitables. Des domestiques de confiance, comme nous, des gens d'esprit, tels que vous et moi, doivent mener leurs maîtres, c'est un fait. Il y a façon de faire vouloir aux autres, et sans qu'ils s'en doutent, ce que l'on veut bien résolument soi-même. Vous êtes jeune, vous me plaisez beaucoup ; si je pouvais vous plaire un peu, amour, fortune, adresse, nous mettrions tout en commun ; vous obséderiez Madame d'un côté, je la persécuterais de l'autre, et nous lui ferions épouser celui qui nous assurerait à tous deux les avantages les plus considérables.

ISOLITE.

C'est assez bien calculé.

ARTHUR.

Je suis charmé que le plan vous séduise... poursuivons. Je vois en prétendans... d'abord le Roi... mais ces amours-là sont un peu sans cérémonies, et Madame, n'est pas femme à s'en passer... cela nous rapporterait beaucoup, mais il n'y faut pas penser... Monsieur de la Palice...

ISOLITE.

Vous croyez...

ARTHUR.

Rien ne m'échappe... Il a des projets, mais il faut les faire échouer. C'est un homme à grands sentimens, et qui rougirait de devoir son bonheur à des moyens subalternes... Exclu...

ISOLITE.

Et l'amiral Bonnivet ?

ARTHUR.

Il n'épouse pas, lui : les autres moissonnent, il glane... Rayé... Je pencherais volontiers pour le chevalier Bayard ; c'est un brave et honnête homme, généreux, bienfaisant ; mais il n'est pas riche : nous le ruinerons sans nous enrichir ; ainsi sa pauvreté rend nulle toute notre bonne volonté.

ISOLITE.

Mais si vous éconduisez comme cela tous les prétendans, ma maîtresse, à ce qu'il me paraît, restera long-temps veuve?

ARTHUR, *d'un air capable.*

Non, mademoiselle, j'ai trouvé pour elle un parti... un parti excellent; jeunesse, figure, bravoure, opulence, tout s'y trouve.

ISOLITE.

Et c'est?

ARTHUR.

D. Alonzo de Sotomayor.

ISOLITE, *avec dédain.*

Un Espagnol!

ARTHUR.

Un peu fier, si vous voulez... d'un caractère ombrageux, emporté... (*Souriant.*) Mais son argent est de la meilleure composition du monde.

ISOLITE.

C'est ce qui vous détermine en sa faveur?

ARTHUR.

Ah! mademoiselle, c'est une belle chose que l'argent! il couvre tout, répare tout... il a raison partout.

ISOLITE.

Vous en parlez en amateur.

ARTHUR.

Il a vu Madame, lorsque feu M. de Rendan la conduisit en Espagne; il l'aime depuis ce temps-là: faisons réussir le mariage de M. de Sotomayor avec notre maîtresse, et il nous assure à tous deux la fortune la plus brillante... J'en ai déjà reçu quelques échantillons qui me font augurer très-favorablement du reste: nous nous aimons, nous nous marions, et riches à tout jamais, nous cessons d'obéir, et jouissons à notre tour du doux plaisir de commander.

ISOLITE.

Nous ne nous aimons pas; nous ne nous marierons point, et comme je n'ai pas pour l'argent une estime aussi tendre que vous, je laisserai Madame obéir au

penchant de son cœur ; je ne lui parlerai point de M. de Sotomayor qui me déplaît souverainement, et je vous verrai sans envie, mon cher monsieur Arthur, vous enrichir aussi bassement qu'il vous plaira.

ARTHUR.

Mademoiselle, la délicatesse a son mérite, sans contredit... mais c'est un mérite avec lequel on meurt de faim... au lieu que, de légers scrupules adroitement mis à part...

ISOLITE, *très-sérieusement.*

Brisons là... Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire à Madame de vos petits arrangemens sur ce qui la concerne ; mais soyez assez prudent, je vous en avertis, pour ne pas me forcer à vous dévoiler.

ARTHUR.

Moi !... ah ! je n'y pense plus... c'était mon seul amour pour vous qui me faisait regarder la richesse comme l'acheminement le plus sûr au bonheur de vous posséder... Vous ne vous en souciez pas... j'y renonce. Je suis foncièrement un bon et honnête garçon... n'ayez contre moi ni colère, ni haine...

ISOLITE.

De la haine contre vous, monsieur Arthur... Oh ! non... Ce sentiment-là tient à l'estime... ce n'est pas celui que vous m'inspirerez jamais. (*Elle sort.*)

SCENE V.

ARTHUR, *seul.*

Eh bien ! cette petite orgueilleuse qui se donne les airs de me mépriser... Mademoiselle se pique de beaux sentimens... Petit génie que cela !... cerveau mal organisé... Cela n'aura jamais l'esprit de sortir de servitude... Mais que je suis dupe aussi, moi ! est-ce que j'ai besoin d'appui pour réussir dans mes projets ? est-ce que je n'ai pas en moi assez de ressources pour savoir me passer des secours d'autrui ? Oui, D. Alonzo de Sotomayor, je vous protège ; vous vous chargez du soin de ma fortune, et moi du succès de votre amour ; vous

erez l'époux de madame de Rendan, ou je mourrai à
peine. Ah, ah, que cherche donc ici ce matamore
vec sa longue épée ?

SCENE VI.

L'ÉCUYER DE D. ALONZO, ARTHUR.

L'ÉCUYER, *toujours le ton d'un matamore.*

EST-CE vous qui vous nommez Arthur ?

ARTHUR.

Oui, monsieur; je m'appelle comme cela. Que me
oulez-vous ?

L'ÉCUYER.

Vous dire que je suis l'écuyer de D. Alonzo de So-
omayor, et vous remettre cet écrit... Savez-vous lire ?

ARTHUR.

Si je sais lire ?

L'ÉCUYER.

C'est que moi qui suis gentilhomme, je ne sais ni
ire, ni écrire... cela n'appartient qu'aux fainéans, aux
gens inutiles... Parlez moi de savoir se battre... voilà une
science cela ! mais savoir lire....

ARTHUR.

Oh ! je ne me bats point, moi ; j'ai les inclinations
pacifiques. Voilà pourquoi je me suis adonné aux
belles-lettres. De qui est cet écrit ?

L'ÉCUYER.

De M. de Sotomayor.

ARTHUR.

Comment ! il est gentilhomme, et il sait écrire ?

L'ÉCUYER.

Sans doute... C'est un Espagnol.

ARTHUR.

Mais vous êtes Français ; vous, et vous soutenez
l'honneur de la nation ?

L'ÉCUYER.

Assurément. François Ier. gâte tout à présent, avec
sa belle fantaisie de science, et la ridicule protection

qu'il accorde aux savans; mais il ne me pervertira pa
Je bois, je chasse, je joue, et je me bats : voilà tout c
que doit savoir faire un gentilhomme.

ARTHUR.

Et par quel hasard au service d'un étranger ?

L'ÉCUYER.

Parce que je suis pauvre, que M. de Sotomayor doit me mener avec lui... quelque part, dans l nouveau monde, que nous y devons faire conjointement les plus beaux exploits, les plus brillantes conquêtes, et que j'y finirai sûrement par être Vice-Roi.

ARTHUR.

Peste ! c'est un fort joli poste... Il vous a donc mi dans sa confidence ?

L'ÉCUYER.

Vous concevez bien que né ce que je suis, destin dès mon enfance au noble métier des armes, aspirant au grade de Chevalier, je ne me prêterais pas à ses projets, s'il ne m'avait juré sur Dieu, et sur son honneur, qu'il n'avait que des desseins honnêtes, et que son but était d'épouser.

ARTHUR.

Et moi donc, monsieur, qui ai manqué d'être d'église, est-ce que vous me croyez moins scrupuleux que vous? Cette lettre apparemment traite de l'objet en question ?

ÉCUYER.

Quand vous l'aurez lue, nous prendrons ensemble certaines mesures... Sommes-nous ici en lieu de sûreté ?

ARTHUR.

Oui, oui... Mais voyons ce qu'il m'écrit. (*Il lit.*)

« Nos affaires n'avancent point, Arthur...

Ce n'est pas ma faute.

» Il est donc impossible de voir madame de Rendan, de lui
» parler, de parvenir à lui plaire ? Tant de contrariétés,
» d'obstacles, me réduisent au désespoir...

Parbleu, je le crois bien : moi, je suis furieux.

» Pour comble de malheur, j'ai des rivaux...

Et beaucoup, et de dangereux.

» Le Roi surtout, le Roi me fait trembler.

Il a raison; lutter contre un Roi jeune et aimable, ce n'est pas une petite affaire.

» Il faut que je meure, ou que je possède madame de Rendan.
» Il faut que je sois son époux : mon bonheur et ma vie, sont
» attachés à ce titre, et je ne vois pour la forcer à me l'accorder,
» que le moyen dont je vous ai déjà fait part.

Un enlèvement... c'est un moyen bien violent !

» Votre fortune, Arthur, et la fortune la plus brillante, sera la
» récompense des efforts que vous tenterez pour faire reussir
» mes projets. Songez que les momens sont chers, et que mes
» jours sont entre vos mains. »

Point de signature... il est prudent... c'est m'avertir que je dois l'être... On n'a rien ajouté à ceci !

L'ÉCUYER.

Pardonnez-moi... l'ordre de prendre avec vous des mesures pour...

ARTHUR.

Je sais, je sais... Mais il n'y avait rien de plus ?

L'ÉCUYER.

Si fait.... il m'est enjoint de savoir de vous, quand M. de Sotomayor pourra se concerter avec vous.

ARTHUR.

Vous ne m'entendez pas, ou vous ne voulez pas m'entendre... Je vous demande si cette lettre n'était pas accompagnée... là, est-ce que vous ne concevez pas ?

L'ÉCUYER.

Apropos, cela est vrai, vous m'y faites songer. Voilà une bourse que je suis chargé de vous donner ; je l'avais oubliée.

ARTHUR.

Oui ?... Ah ! n'ayez donc plus de ces oublis-là ; un gentilhomme comme vous peut bien ne pas savoir lire, mais il ne doit pas manquer de mémoire... J'entends du bruit... voilà ma clef ; montez par cet escalier, la porte à gauche, numéro neuf ; cachez-vous dans ma chambre, j'irai vous y retrouver dans un moment. (*L'Ecuyer sort.*)

SCENE VII.

ARTHUR, *seul.*

Ne donnons point de prise aux soupçons... ce n'est pas le tout de faire fortune, il faut savoir se ménager les moyens d'en jouir.

SCENE VIII.

AMBROISE, ARTHUR.

ARTHUR.

Ah ! c'est vous, monsieur le Jardinier ?

AMBROISE.

Oui, monsieur le valet-de-chambre, c'est moi-même.

ARTHUR.

Qu'est-ce que vous cherchez donc ? Est-ce à mademoiselle Isolite que vous voulez parler ?

AMBROISE.

A vous dire le vrai, je ne serais pas fâché de la rencontrer, j'aurais queuques petites babioles à l'y conter, de petits conseils à l'y demander.

ARTHUR.

Elle est près de Madame ; et je ne crois pas qu'elle descende de sitôt ; mais pour la raison, l'âge et l'expérience, assurément je la vaux bien, et si je pouvais vous être de quelque utilité ... (*À part.*) On gagne toujours quelque chose à tout savoir.

AMBROISE.

Ecoutez donc, monsieur Arthur, je crois que vous pourriez bien ne me pas être inutile... je sais que vous avez de l esprit, plus d'esprit que moi... oh ! c'est sûr... tout le monde dit que vous êtes un peu fripon, mais tout coup vaille ; un fripon peut être de bon conseil.

ARTHUR.

Mais savez-vous que vous me dites des injures en croyant me faire des complimens ?...

AMBROISE.

AMBROISE.

Eh, non, morgué! ce sont eux qui disont cela. Il ne me coûte rien à moi de vous croire un honnête garçon jusquà ce que j'aye des preuves du contraire.

ARTHUR.

Au fait. De quoi s'agit-il?

AMBROISE.

De me faire gagner dix pistoles.

ARTHUR.

Et comment faut-il s'y prendre pour cela?

AMBROISE.

En me persuadant que ma conscience n'a rien à me reprocher dans ce qu'on exige de moi pour les gagner.

ARTHUR.

Dix pistoles, une conscience... voyons, voyons... oh! je ne manquerai sûrement pas de moyens pour ajuster tout cela ensemble.

AMBROISE.

Devinez à qui je viens de parler?

ARTHUR.

Je ne devine rien, il faut qu'on me dise.

AMBROISE.

A l'amiral Bonnivet.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à démêler avec lui?

AMBROISE.

Bah! c'est lui qui requiert ma protection.

ARTHUR.

A propos de quoi?

AMBROISE.

Il est amoureux de Madame.

ARTHUR.

Oui-dà!

AMBROISE.

Eh, mon dieu, oui! Et comme il prétend qu'il n'y a pas du tout de plaisir à pleurer toujours, comme il est fâché de voir notre maîtresse ne s'occuper qu'à çà,

il a dessein de lui bailler d'autres passe-temps, voyez-vous. En conséquence il vient de venir ici, il m'a dit bien poliment : mon cher M. Ambroise, vous êtes un honnête homme, un homme qui a du bon sens, une bonne tête, un bon cœur, et ben de l'amiquié pour madame de Rendan... C'est vrai, monsieur l'Amiral, l'y ai-je répondu : que voulez-vous de ma bonne tête et de mon amiquié? Je veux, ce m'a-t-il fait, que vous m'ouvriez tant seulement la petite porte du jardin qui donne dans le parc. Vot' belle maîtresse a du chagrin, alle pleure toujours, çà finira par l'y gâter son joli visage, et ça serait dommage, pas vrai, M. Ambroise? Très-vrai, monsieur l'Amiral; partant, M. Ambroise, a-t-il continué, faut l'y bailler un petit moment de dissipation, queuque divertissement ben gentil; qu'en dites-vous? Que c'est morgué ben imaginé, monsieur l'Amiral. G uia dix pistoles pour vous, M. Ambroise; si vous pouvez faire entrer dans vot' jardin, et sans que Madame s'en doute, des danseuses et des danseurs qui gambaderont devant elle, et la récréeront queuques minutes. Eh morgué, monsieur l'Amiral, l'y ai-je fait à mon tour, je ne demande pas mieux que de divartir Madame, et de gagner dix pistoles, car je suis un pauvre hère, et j'ai de la famille : mais peut-être qu'alle s'en fâchera; et pour dix fois dix pistoles je ne voudrais pas fâcher Madame qu'est aussi bonne qu'alle est belle... Laissez-moi consulter queuqu'un qui ait plus d'esprit que moi... Là-dessus je l'ai quitté : il attend ma réponse : vous v'là, conseillez-moi, gagnerai-je dix pistoles qui me feraient grand bien, ou les refuserai-je en dépit du bien qu'alles me feraient.

ARTHUR.

Attendez... il faut que je me consulte aussi, moi... l'affaire est délicate... (*Haut.*) Il s'agit de faire diversion à la douleur de Madame... (*Bas.*) C'est bien le but de M. de Sotomayor et le mien... (*Haut.*) D'interrompre un moment la profonde solitude où nous vivons.. (*Bas.*) Ce qui sert parfaitement bien à mes desseins.. (*Haut.*) D'introduire ici une troupe de gens

à talens... (*Bas.*) Parmi lesquels pourront se glisser les hommes nécessaires au coup hardi que nous projetons... (*Haut.*) De les cacher soigneusement jusqu'au moment de l'exécution, ce qui ne sera pas impossible, vu les bosquets, les massifs de charmilles... et de faire le bien de ce pauvre Ambroise qui est mon ami.. Les dix pistoles sont à vous; mon cher, et votre conscience peut être tranquille.

AMBROISE.

En vérité... Ah! comme vous me soulagez!

ARTHUR.

L'Amiral est donc bien sérieusement amoureux de Madame?

AMBROISE.

Bah! il n'est pas le seul.. mais j'ai bien peur qu'il n'en soit pour les frais de son amour et de son petit divertissement. M'est avis qui gnia queuqu'un qui ne met en avant ni danseurs, ni danseuses, et qui fait sans bruit plus de chemin que n'en fera l'Amiral avec tout son fracas.

ARTHUR.

Et qui donc, mon ami?

AMBROISE.

Qui? le chevalier Bayard.

ARTHUR.

Allons donc...

AMBROISE.

Il n'y a pas d'allons donc... Madame ne veux voir personne; et elle a vu le chevalier Bayard.

ARTHUR.

Elle l'a vu?

AMBROISE.

Deux fois... et l'ordre est donné de ne l'y pas refuser la porte toutes les fois qu'il s'y présentera.

ARTHUR.

Oui-dà!... (*Bas.*) Ah! c'est bon à savoir.

AMBROISE, *riant.*

Mais que l'Amiral réussisse ou qu'il ne réussisse

pas, qu'est-ce que çà me fait à moi, pourvu qu'il me paye bien, et que Madame ne soit pas fâchée.

ARTHUR, *riant forcément.*

Assurément, ce n'est pas toi qui sera le plus attrapé.

AMBROISE, *riant.*

Il serait plaisant qu'il paya les violons...

ARTHUR.

Pour faire danser ler autres... oui, cela serait vraiment très-plaisant.

AMBROISE, *riant.*

Et je vois que çà arrivera... Adieu M. Arthur... je m'en va gagner dix pistoles... de queuque façon que tournent les choses, j'aurai tiré mon épingle du jeu, moi : c'est ce qui me divartit, cela... Epouse après qui pourra. (*Ambroise sort.*)

SCÈNE IX.

ARTHUR, *seul.*

Ah! le chevalier Bayard est venu deux fois, on l'a reçu deux fois, et l'ordre est donné de l'admettre toutes les fois qu'il s'y présentera... prédilection bien marquée, et qui prouve que M. de Sotomayor n'a d'autre parti à prendre que celui de se retirer, ou de risquer le tout pour le tout. Son écuyer m'attend, rejoignons-le, et prenons avec lui les dimensions les plus sûres.

SCENE X.

ISOLITE, ARTHUR.

ISOLITE.

Madame vous demande.

ARTHUR.

Que me veut-elle?

ISOLITE.

Allez le savoir.

ARTHUR.

Toujours revêche, toujours méchante, ah! petite ingrate, ah! que je me veux mal d'avoir pour vous tant d'amour. (*Arthur sort.*)

SCÈNE XI.

ISOLITE, *seule.*

Ah ! oui, ton amour... j'y crois... je ne puis pas affirmer que ce ne soit pas un honnête homme que ce garçon-là... mais il a une physionomie de fripon qui fait bien du tort à sa probité, s'il en a... Eh ! c'est M. de la Palice.

SCENE XII.

LA PALICE, ISOLITE.

LA PALICE.

Me voici encore une fois, Mademoiselle ; serai-je plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici ? verrai-je votre belle maîtresse ? daignera-t-elle me voir ?

ISOLITE.

Oui, Monsieur, elle vient de m'ordonner, si vous vous présentiez aujourd'hui, de vous conduire à son appartement.

LA PALICE.

Ah! que vous êtes aimable ! que je vous ai d'obligations ! je vais donc la voir ! ... la voir... lui parler... Mais concevez mon bonheur, Mademoiselle ?

ISOLITE.

Monsieur, je ne sais pas quels sentimens vous amènent auprès d'elle...

LA PALICE.

Quels sentimens !... tous... tous les sentimens qu'inspirent la vertu, la beauté... la douleur que l'on voudrait partager, adoucir, faire oublier... mais je ne lui en parlerai pas, oh ! je me le suis bien promis, je me le promets bien... elle ne m'écouterait point ; n'est-il pas vrai ? elle m'imposerait silence ?

ISOLITE.

Je ne sais pas ce que vous vous proposez de lui taire...

LA PALICE.

Venez, venez, conduisez moi... C'est par ici, je crois.. ah! comme le cœur me bat... Si je le sentais palpiter comme cela le jour d'une bataille, savez-vous que j'aurais bien mauvaise opinion de moi.

ISOLITE.

Comment! .. un brave Capitaine comme vous... un vaillant chevalier...

LA PALICE.

Affrontera une armée entière, et tremble aux pieds de la beauté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR, L'ÉCUYER *de Sotomayor.*

ARTHUR.

Vous voilà au fait, je vous ai bien expliqué tout. Allez de ce pas disposer vos gens, et les déguiser comme je vous l'ai dit. La fête que prépare ici l'Amiral Bonnivet est de tous les événemens celui qui pouvait le mieux nous servir: le tumulte et la foule couvriront nos projets; vos satellites se tiendront cachés, et attendront le moment favorable. Moi, je me charge d'écarter de la maison tous ceux qui pouraient s'opposer à votre entreprise: que monsieur de Sotomayor se rende ici: que, s'il est possible, il soit présent à la fête: cela ne peut que contribuer à détourner de lui les soupçons. Allez, il ne faut pas que l'on nous voye ensemble. Allez; surtout, secret et promptitude.

(*L'écuyer sort.*)

SCÈNE II.

ARTHUR, *seul.*

Ah! l'on ne m'appelait tantôt de la part de Madame, que pour m'écarter d'un lieu où devait nécessairement passer monsieur de la Palice. On a beau faire, rien ne m'échappe, et madame ne reçoit le Capitaine qu'à titre d'ami du Chevalier Bayard... Quand on ne le voit pas, il faut en parler, c'est tout simple. Allons trouver Ambroise; je ne le crains pas lui, c'est un poltron; mais éloignons ses deux garçons, le palfrenier, les laquais, le cuisinier... dispersons si bien nos ennemis, que nous restions seuls maîtres du champ de bataille... Ah! voilà ma belle orgueilleuse.

SCÈNE III.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

Pourriez-vous me dire où est Ambroise, Mademoiselle?

ISOLITE.

Mais, probablement dans le jardin.

ARTHUR.

Est-ce que vous attendez ici quelqu'un?

ISOLITE.

Et qui voulez-vous que j'attende?

ARTHUR.

Allons, allons... ne vous fâchez pas... faut-il donc toujours rudoyer comme cela le pauvre monde... ah! cela n'est pas bien, cela n'est pas bien.

(*Arthur sort.*)

SCÈNE IV.

ISOLITE, *seule.*

Cet homme est mon ombre. Il suffit de ne pas se soucier des gens pour les rencontrer à chaque pas.

SCÈNE V.

LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE.

Quoi! vous voilà déjà, Monsieur?

LA PALICE.

Oui, Mademoiselle ; j'ai commis une indiscrétion, et l'on m'a donné mon congé.

ISOLITE.

Eh qu'avez-vous donc fait!

LA PALICE.

Ce que tout autre aurait fait à ma place. J'aimais votre maîtresse avant qu'il fût question de la marier ; unie à M. de Rendan, j'ai renfermé mon amour, ne pouvant parvenir à l'éteindre. Elle devient veuve, l'espoir renaît dans mon ame, j'emploie tout pour être admis auprès d'elle ; après deux ans d'attente, c'est aujourd'hui qu'elle me permet de la voir ; j'arrive : que je l'ai trouvée belle ! j'étais venu bien résolu de me taire sur une passion toujours ignorée d'elle... je la regarde ; je lui parle, elle me répond, ses beaux yeux s'attachent sur les miens, mon cœur palpite, ma vue se trouble, ma tête se perd, je tombe à ses pieds... je ne sais ce que j'ai dit ; car j'étais dans le délire.

ISOLITE.

La déclaration est un peu pressée.

LA PALICE.

Amour et raison, Mademoiselle, ne marchent guères de compagnie.

ISOLITE.

Et sûrement on s'est mis en colère?

LA PALICE.

En colère, non Mademoiselle ; on m'a plaint, on m'a consolé, et de l'air le plus touchant on m'a fait promettre de ne reparler jamais de mon extravagance.

ISOLITE, *riant.*

Et vous appelez cela vous donner votre congé ?

LA PALICE.

Sans contredit. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu ; mais le moyen que je tienne parole ! pour ne point fausser mon serment, il ne me reste qu'un parti, c'est de ne la revoir jamais.

ISOLITE.

Je n'aurais pas cru qu'un preux chevalier comme vous, perdît si facilement courage... Monsieur, mettez-vous à la place d'une jeune, et jolie veuve qui pleure son mari... depuis deux ans... d'une veuve regardée dans le monde comme un prodige de tendresse, et de fidélité. Deux ans de constance pour les mânes d'un époux, songez Monsieur, combien cela met une femme en réputation ! L'orgueil se glisse partout, et souvent c'est par vanité qu'on remplit un engagement contracté par une indiscrétion ; telle est peut-être aujourd'hui la position de ma maîtresse. Ira-t-elle, dès la première déclaration, renoncer aux honneurs d'une persévérance si rare dans le siècle où nous sommes. Amour, assiduité, petits soins, ménagemens délicats ; le temps surtout, le temps qui parvient souvent à concilier les idées les plus opposées, tout ramènera Madame, à des sentimens moins exaltés... Vous avez pour vous la raison et la nature, mettez l'amour propre de votre parti, et je vous promets gain de cause.

LA PALICE.

Je serais de votre avis, si je n'avais pas des rivaux redoutables... le chevalier Bayard.

ISOLITE.

Madame en parle souvent.

LA PALICE, *avec un peu d'étonnement et d'inquiétude.*

Ah! elle en parle !... et qu'en dit-elle ?

ISOLITE.

Du bien.

LA PALICE, *vivement.*

Oh! je le crois !

ISOLITE.

Madame me demande si je suis instruite des hauts faits d'armes de M. Bayard: tout ce que je sais de ses

prouesses, de sa vaillance, de sa loyauté, je le lui raconte..... elle écoute avec beaucoup d'intérêt.....
» Heureuse la femme qui pourra le nommer son époux..... » Ces propres mots un jour sont sortis de sa bouche.

LA PALICE.

Elle a raison, Mademoiselle ; il a autant de probité que de bravoure, et c'est beaucoup dire. On n'est pas au fait de toutes les actions de sa vie ; car il est modeste, et cache le bien qu'il fait. Sa conduite à Bresse avec cette noble veuve, dont la maison allait être livrée au pillage ; l'instant où brave comme Scipion, il s'égalait encore à lui par les désirs, et l'amour immolé à la vertu... mille autres traits enfin... je vous les conterai, vous les redirez à madame de Rendan.

ISOLITE.

Oui, Monsieur ; je lui ferai plaisir...

LA PALICE.

Mais, parlez-lui quelquefois de moi, entendez-vous. Savez-vous quelques circonstances de ma vie?.. il y en a d'honorables...

ISOLITE.

Je ne les lui laisserai pas ignorer.

LA PALICE, *vivement.*

Mais que ce ne soit pas après lui avoir parlé de Bayard... car à côté de lui, je ne me soutiendrais pas... Eh! le voici lui-même, vous ne m'avez pas dit qu'il venait ici ?

ISOLITE, *avec ingénuité.*

Vous ne me l'avez pas demandé.

SCÈNE VI.

BAYARD, ISOLITE, LA PALICE.

BAYARD.

Ah ! ah ! c'est vous, Capitaine?

LA PALICE.

Oui, mon brave, c'est moi-même ; toujours votre ami, à la vie et à la mort.

BAYARD, *lui prés utant la main.*

Touchez là, j'en dis autant... Bonjour, ma belle demoiselle, y aurait-il de l'indiscrétion de se présenter là-haut?

ISOLITE.

Je ne le crois pas, Monsieur; Madame vous voit avec trop de plaisir: je vais la prévenir que vous êtes ici, engagez-la donc à sortir de ce château solitaire, il est si triste, si triste, elle s'y ennuie, j'en suis sûre... et moi aussi: elle ne l'aura pas plutôt quitté qu'elle vous en aura obligation; (*faisant la révérence*), et moi aussi. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

BAYARD, LA PALICE.

BAYARD.

MADEMOISELLE Isolite n'aime point la campagne, à ce qu'il paraît. Mais dites-moi donc, mon ami, par quel hazard nous nous trouvons tous deux à la même heure, au même instant, chez madame de Rendan qui ne voit personne?

LA PALICE.

Avant de vous répondre... que pensez-vous de cette femme-là, Chevalier?

BAYARD.

Je ne vis jamais une dame aussi bien née, plus belle, plus aimable, plus respectable qu'elle... n'est-ce pas votre avis, Capitaine?

LA PALICE.

Assurément... mais ne trouvez-vous pas qu'elle pleure trop long-temps le défunt?

BAYARD.

Elle aimait beaucoup ce pauvre Rendan.

LA PALICE.

Une année, c'est tout au plus ce qu'elle a vécu avec lui... et il y a deux ans qu'il est mort. On regrette un mari, soit; on peut le pleurer, à la bonne heure... mais deux ans!

BAYARD.

Il est sûr que c'est beaucoup... C'est trop. Mais l'Amiral séchera les larmes de cette belle affligée, il l'a déjà annoncé dans le monde.

LA PALICE.

Il se fera une affaire avec Sotomayor.

BAYARD.

Je n'aime pas cet Espagnol-là

LA PALICE.

Il ne faut pas le laisser prisonnier sur parole. Il vous souvient de sa fuite à Monerville.

BAYARD.

Lui, ou moi ne serait plus à present, si ce bras épuisé dans Bresse par la perte de tout mon sang, eût déjà repris quelque vigueur.

LA PALICE, *vivement et avec colère.*

Il en veut à madame de Rendan; mais il pourra rencontrer des obstacles.

BAYARD, *en souriant.*

Comme vous prenez feu, Capitaine! Est-ce que vous seriez amoureux de la belle veuve?

LA PALICE, *avec chaleur.*

J'en perd la tête.

BAYARD, *bien tranquillement.*

Et moi aussi.

LA PALICE, *fort étonné, après un petit temps.*

Et vous aussi?

BAYARD.

Oui, Capitaine.

LA PALICE, *du même ton que Bayard.*

Nous voilà donc rivaux?

BAYARD.

C'est vrai.

LA PALICE.

Rivaux, et amis... car bien que vous aimiez en même lieu que moi... (*Mettant la main sur son cœur.*) Vous êtes toujours là.

BAYARD, *mettant la main sur le cœur de la Palice.*

J'y veux rester.

LA PALICE.

Je l'espère... Y a-t-il long-temps que vous l'aimez ?

BAYARD.

Depuis que je la connais.

LA PALICE.

Je vous en livre autant. Lui avez-vous parlé souvent depuis son veuvage ?

BAYARD.

Deux fois.

LA PALICE.

Et moi, une.... Avez-vous dit que vous aimiez ?

BAYARD.

Je n'ai pas osé.

LA PALICE.

J'ai été plus hardi ; mais on m'a répondu d'une manière à m'ôter toute espérance.

BAYARD.

Tans pis, car je hazarderai peut-être un jour le même aveu, et sans doute il ne sera pas reçu plus favorablement.

LA PALICE.

Si l'on en croit mademoiselle Isolite, il ne faut pas encore se décourager ; mais promettons-nous que celui de nous deux qui n'aura pas le bonheur de plaire, fera place à l'autre, et le servira qui plus est, en bon et véritable ami. (*Regardant Bayard en face.*) J'ai bien peur de n'être que le confident de l'aventure. Plus je vous examine, plus je pense à ce que vous valez, et à ce que je vaux ; plus je m'aperçois que l'avantage n'est pas de mon côté.. mais n'importe . allons toujours notre train, et convenons encore, s'il survient un troisième... et il en surviendra... que le délaissé de nous deux, sera le compagnon d'armes du tenant.

BAYARD, *lui touchant dans la main.*

Cela vaut fait... (*En riant.*) Avec une autre femme que madame de Rendan, cet arrangement-là serait peut-être fort indiscret ; car on assure que le Roi lui-même a des prétentions sur elle.

LA PALICE, *en riant aussi.*

Oh ! très-certainement nous ne nous battrions pas contre le Roi... Mais notre vertueuse et charmante veuve, est une de ces femmes près de qui le nom de Roi, lui seul, est un motif d'exclusion... Jurons de plus, foi de Chevalier, de nous rendre compte sous le secret... l'honneur l'exige.., de tout ce qu'elle nous aura dit.

BAYARD.

Je le jure.

LA PALICE, *après un petit temps; et gaîment.*

J'ai dans l'idée que je serai votre compagnon d'armes... mais quel sacrifice ne ferait-on pas à l'amitié... et à Bayard! ... Voici mademoiselle Isolite.

SCENE VIII.

BAYARD, LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE, *à Bayard.*

Madame est avertie que vous êtes ici, Monsieur; elle va descendre dans l'instant.

LA PALICE, *à Bayard.*

Je crois qu'un tiers serait de trop dans la conversation que vous allez avoir... je me retire; à votre tour, Chevalier... (*En soupirant gaîment.*) Et plus de succès que moi près de la charmante veuve.... je vais prier le Ciel qu'il lui donne oubli du défunt, et pitié des vivans. (*Il sort.*)

SCENE IX.

BAYARD, ISOLITE.

BAYARD.

C'est un homme bien estimable que ce la Palice! une franchise, une loyauté! le connaissez-vous bien, Mademoiselle?

ISOLITE.

Voici ma maîtresse. (*Elle sort.*)

SCENE X.

Mad. DE RENDAN, BAYARD.

BAYARD.

Je crains que ma visite ne soit importune, Madame, et je ne me présente qu'en tremblant.

Mad. DE RENDAN.

Vous ne vous rendez pas justice, Monsieur; asseyez-vous.... je suis bien flattée de vous voir...: C'est à moi d'appréhender à juste titre que l'ennui qu'on éprouve avec moi.

BAYARD.

De l'ennui, près de vous, Madame!

Mad. DE RENDAN.

Hélas! entendre soupirer sans cesse, voir toujours couler des larmes, n'écouter que des plaintes... cela est bien triste.

BAYARD.

Ce sont vos beaux yeux qui versent des pleurs; les plaintes sortent de cette bouche charmante qui prête un intérêt si doux à tout ce qu'elle exprime, et vous voulez que cela n'attache pas? Ah! que n'ai-je auprès de vous un titre, quelque droit!. . je vous dirais.... « Vous cherchez des consolations, et moi j'ai besoin de vous consoler: mon cœur vous est ouvert, épanchez-y vos peines; je n'aurai point de secret pour vous, pensez tout haut devant moi. . » Mais cette extrême confiance, il faut la mériter; et mon tendre respect, mon attachement pour vous, éprouvés par le temps, peuvent seuls m'en rendre digne.

Mad. DE RENDAN, *vivement.*

Ah! vous l'avez, Chevalier, cette confiance; vous la méritez.. J'ai refusé constamment de voir tous ceux qui se sont présentés: rien ne m'a fait changer de conduite, et j'en changerai bien moins sans doute à présent, que j'ai trouvé un ami, un cœur complaisant, qui s'ouvre à mes chagrins, qui ne rebute point ma tristesse; qui veut bien recevoir mes larmes, et dont la sensibilité mêlera quelques charmes à la retraite

éternelle que m'impose ma situation : je ne serai pas trompée avec vous comme je l'ai été.

BAYARD.

Par qui donc ?

Mad. DE RENDAN.

Vous connaissez monsieur de la Palice ?

BAYARD, *vivement.*

C'est un bon soldat, un brave chevalier, un honnête homme, un homme aimable.

Mad. DE RENDAN.

Il sort d'ici.... C'est votre ami : je jugeais de lui par vous ; et sur ce préjugé trop avantageux, je n'ai pas cru devoir aujourd'hui refuser de le voir... Eh bien ! monsieur de la Palice.... il m'a parlé de je ne sais quel amour, il a osé blâmer mes regrets, il condamne le projet que j'ai formé de renoncer pour jamais au monde ; il me propose de nouveaux liens : il m'accuse de cruauté, d'injustice.... Ah ! qu'il est mal-aisé de trouver des hommes désintéressés, qui en consolant une femme affligée n'ayent d'autres motifs que d'apporter le calme dans son âme, et dont l'amour-propre en pareil cas, ne soit pas plus ému que la sensibilité.

BAYARD, *timidement.*

Si vous lui faites un crime de son amour, vous trouverez difficilement des gens moins coupables que lui.

Mad. DE RENDAN.

Il en est, Monsieur, il en est.

BAYARD.

Très peu, Madame, très-peu.... oh ! vous pouvez m'en croire.

Mad. DE RENDAN.

Comme je ne veux qu'un ami, les idées du plus grand nombre à mon égard....

BAYARD.

Cet ami, comme vous l'entendez, ne sera pas facile à trouver, soyez en sûre...(*Commençant timidement*

et

et s'echauffant par degré.) Par exemple quelqu'un que je connais, qui vous a vue ; qui vous aimait avant que l'hymen vous unit à monsieur de Rendan.... Eh bien, il a conservé cette impression puissante que vous avez faite sur son âme. Un autre avait le bonheur de vous posséder, vous aimiez, vous étiez aimée . . . que de raisons pour s'efforcer à vaincre son amour !... Eh bien ! cet amour a tout surmonté ; et à présent que vous êtes veuve, malgré votre douleur qu'il approuve ; malgré vos résolutions qu'il respecte, il vous adore, il ne voit que vous, n'entend que vous ; et ne s'occupe que de vous... Etre votre ami, voilà son unique espérance, il ne briguera que ce titre ; il en remplira tous les devoirs ; et se renfermant toujours dans les bornes que lui prescrit ce nom, il conservera toute sa vie, pour vous, les sentimens de l'amant le plus tendre.

Mad. DE RENDAN, *baissant les yeux, et dissimulant avec peine le trouble qu'elle éprouve.*

Vous connaissez cette personne ?

BAYARD.

Oui, Madame.

Mad. DE RENDAN.

Beaucoup ?

BAYARD.

Infiniment.

Mad. DE RENDAN, *cherchant à reprendre un air plus libre.*

La question que je vous fais ici ne provient pas d'un moment de curiosité... oh ! non : je crois qu'à cet égard je suis au-dessus de tout soupçon . . . Mais cet homme étant votre ami, comment n'employez-vous pas l'empire que votre raison doit vous donner sur son cœur pour le guérir d'une passion ?...

BAYARD.

Cela n'est pas possible ; Madame ; ma raison et son cœur sont absolument du même avis ; je ne suis pas même tenté de combattre son penchant.

Mad. DE RENDAN.

Je le plains. (*Timidement.*) C'est un homme connu !

BAYARD.

Il a tout fait pour l'être... moins par orgueil que par instinct.

Mad. DE RENDAN.

Vit-il à la cour ?

BAYARD.

Son devoir l'y retient quelquefois.

Mad. DE RENDAN.

Est-il distingué par des marques d'honneur ?

BAYARD.

J'ignore s'il les a méritées ; mais je le connais assez pour être sûr qu'il croit ses services recompensés, quand ils sont utiles à sa patrie et à son Roi.

Mad. DE RENDAN.

C'est un bien bel éloge... Faut-il qu'un homme comme celui-là soit malheureux ; je ne vous demande pas quelle est sa figure... l'extérieur n'est rien... son cœur ?...

BAYARD.

Est bien sensible.

Mad. DE RENDAN.

Don cruel, présent funeste, et qui fait bien des infortunés !... Puisqu'il est votre ami, je ne vous parle point de sa probité ?

BAYARD.

Je le crois sans reproche.

Mad. DE RENDAN, *avec une vivacité ingénue.*

Sans reproche... C'est donc vous ?

BAYARD.

Oui, Madame.

(*Madame de Rendan baisse les yeux ; et tourne Bayard du du côté du buste de Monsieur de Rendan. Bayard lit la légende du tableau.*)

« Je l'aime encore »... Je vous comprends, Madame, et je lis ma condamnation.

(*Il fait un mouvement pour se retirer, Rendan l'arrête par un mouvement, le fait rasseoir sans oser lever les yeux sur lui. Il continue avec chaleur.*)

N'imputez la témérité d'un tel aveu qu'à ma franchise qu'ont pressée vos questions... Oui ; je vous

aime et n'aimerai jamais que vous. Depuis le jour où vous parutes pour la première fois à la Cour, je vous consacrai tous mes vœux, toutes mes pensées. Dieu, et ma patrie, vous, et l'honneur, voilà les mobiles sacrés de toutes mes entreprises, mes seuls soutiens dans les dangers, ma seule consolation dans les adversités. Votre image me suivait au milieu des combats : elle ranimait mon courage, elle doublait mes forces.... vous me guidiez, et j'étais sûr de vaincre. C'est pour vous que j'ambitionnais une haute renommée. C'est à vous que je rapportais ma gloire, et je supportais le malheur de vous voir posséder par un autre, en ne me jugeant pas encore assez digne de vous.

Mad. DE RENDAN.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

BAYARD.

Tout ce qu'éprouve mon cœur.

Mad. DE RENDAN.

Mais quel est votre espoir ?

BAYARD.

Je n'en forme aucun.

Mad. DE RENDAN.

Mon époux vit dans ma mémoire, et vous savez s'il mérita ma tendresse !

BAYARD.

Personne n'en fut plus digne.

Mad. DE RENDAN, *avec le ton de l'intérêt.*

Soyez donc votre juge et le mien. Que penserait-on de moi après l'éclat qu'a fait mon désespoir ? Que dirait-on de moi après deux ans de retraite, de deuil et de douleur, si je souffrais... qu'une main chère essuyât des larmes, dont la bienséance au défaut d'un sentiment plus délicat, me fait maintenant un devoir.

BAYARD.

Ah ! qu'est-ce auprès de l'amour que l'opinion d'un peuple d'indifférens !

Mad. DE RENDAN, *troublée en regardant autour d'elle.*

Je m'aperçois que nous sommes seuls... Et que cet entretien...

BAYARD.

Vous déplaît, je le vois... Je n'ai pas été maître de ma raison... mais si cet aveu trop hardi ne m'exclut pas pour jamais...

Mad. DE RENDAN, *le regardant avec complaisance et d'un ton le plus doux.*

Quand.... vous reverra-t-on ?

BAYARD, *avec transport.*

Ah ! le plutôt... ah ! jamais assez tôt au gré de mon impatience.

Mad. DE RENDAN, *avec beaucoup de douceur.*

J'en aurai bien du contentement.

SCÈNE XI.

Mad. DE RENDAN, BAYARD, ISOLITE.

ISOLITE.

Don Alonzo de Sotomayor demande à être admis auprès de vous : j'ai beau lui représenter que Madame ne reçoit personne, paroles inutiles, vous allez le voir dans l'instant.

Mad. DE RENDAN, *vivement.*

Je le veux éviter, sortez, monsieur, sortez... qu'il ne vous rencontre pas, s'il est possible.

ISOLITE.

Le Chevalier ne peut s'en aller à présent, madame, il serait vu par monsieur de Sotomayor. Le jardin seul lui offre une retraite.

Mad. DE RENDAN.

Entrez-y, Chevalier, et n'en sortez que quand cet importun sera retiré.

BAYARD, *bien tendrement.*

J'obéis... n'oubliez pas le dernier mot que vous m'avez dit.

Mad. DE RENDAN, *feignant de chercher dans sa mémoire.*

Quoi donc ?

BAYARD.

Ne m'oubliez pas... (*Imitant la tendresse avec laquelle madame de Rendan a prononcé ces mots.*) « J'en aurai bien du contentement. »

Mme. DE RENDAN, *tendrement.*

Adieu Chevalier Bayard!.. (*Ferme.*) Isolite, faites ensorte que monsieur de Sotomayor s'éloigne de ces lieux au plus vîte, et suppliez-le de vouloir bien, à l'avenir, supprimer ses visites.

(*Elle sort par la même porte que Bayard ; mais on l'aperçoit dans le jardin, et madame de Rendan monte un escalier placé sur la gauche, et qui conduit à ses appartemens.*)

SCENE XII.

ISOLITE, *seule.*

MADAME vient de dire au chevalier Bayard... un adieu... qui me paraît donner l'exclusion à tous ceux qui ont des desseins sur elle.

SCÈNE XIII.

ARTHUR, ISOLITE.

ARTHUR.

EH bien! Mademoiselle, venez donc rendre réponse au seigneur Alonzo de Sotomayor. Il s'impatiente d'attendre.

ISOLITE.

Votre protégé n'est pas heureux, M. Arthur; comme je n'ai qu'une mauvaise nouvelle à lui annoncer, chargez-vous-en vous-même. Madame ne veut pas le recevoir, et le supplie de vouloir bien à l'avenir, supprimer ses visites. Elle est plus que jamais déterminée à ne voir personne: dites-le lui bien... (*Appuyant.*) Bien, entendez-vous. Ce petit échantillon de vos services, ne vaudra pas, je le sais, les petits échantillons de fortune qui vous avaient mis en goût de lui être utile... mais que sait-on... Vous avez du génie, vous tirerez peut-être encore parti de cela. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

ARTHUR, *seul.*

C'EST bien ce que je me propose... Déterminée à ne voir personne... (*Allant à la porte du jardin et apercevant Bayard que l'on voit s'y promener.*) Eh ! le voilà... je savais bien qu'il ne pouvait pas être sorti... (*Revenant sur le devant de la scène.*) Mais ces gens-là me prennent donc pour un sot... ah ! je leur ferai voir le contraire.

SCÈNE XV.

SOTOMAYOR, ARTHUR, *ouvrant la porte : Sotomayor se présente sur le seuil.*

ARTHUR.

PARDON, Seigneur, si je vous ai fait attendre ; mais, mademoiselle Isolite..

SOTOMAYOR.

Eh bien ! veut-on me voir ?

ARTHUR.

On m'a chargé de la part de Madame, d'obtenir de Monsieur, qu'il veuille bien à l'avenir supprimer ses visites.

SOTOMAYOR.

Supprimer mes visites ?..

ARTHUR.

Ce n'est pas là, comme vous le voyez, un acheminement à vous épouser.

SOTOMAYOR.

L'obstination de cette femme est bien singulière, bien injurieuse ! mais elle est donc déterminée à finir ses jours dans une retraite absolue... à ne recevoir qui que ce soit ?

ARTHUR, *en souriant méchamment.*

Ah ! pour ce qui est de ne recevoir personne...

SOTOMAYOR.

Eh bien ?

ARTHUR.

Madame n'a point fait ce serment-là pour tout le monde.

SOTOMAYOR, *avec colère.*

Il y a des exceptions ?.

ARTHUR, *avec un sourire malin.*

Oui, Monsieur.

SOTOMAYOR.

Ah, ah!.. Quels sont donc les mortels favorisés ?.. Le Roi, sans doute... je sais ses projets... ce ne peut être que le Roi. Je ne connais que lui... qui par son rang du moins, ait quelque titre pour le disputer à Sotomayor.

ARTHUR.

Ce n'est pas le Roi... il n'est pas plus heureux que vous ; mais il existe un rival plus dangereux, je vous en avertis.

SOTOMAYOR.

Nommez-le donc !

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard.

SOTOMAYOR, *avec dédain.*

Et vous appelez cela un rival dangereux ?..

ARTHUR.

Ecoutez donc.... Dès qu'il s'est présenté pour avoir l'honneur de voir Madame, il a été admis auprès d'elle.

SOTOMAYOR.

Quelle injure pour moi !

ARTHUR.

Il est plus favorisé que le Roi.

SOTOMAYOR.

A la bonne heure... mais que j'aye été refusé ?

ARTHUR.

Et au moment où je vous parle, il est encore ici.

SOTOMAYOR, *avec vivacité.*

Il est ici ? chez madame de Rendan ?

ARTHUR.

Non, Seigneur, quand on vous a annoncé, ils se sont séparés, Madame est remontée dans son appartement; et comme vous étiez là, et que pour sortir, il fallait nécessairement passer devant vous, j'ai entendu Madame dire au chevalier Bayard, d'entrer dans le jardin, et d'attendre, pour se retirer, que vous vous soyez éloigné tout-à-fait.

SOTOMAYOR, *avec une rage concentrée.*

Je vais le rejoindre... il faut que je le félicite de son bonheur.

ARTHUR, *le retenant.*

Ah! Monsieur, ne faites point d'éclat, vous me perdriez, on ne pourrait douter que je vous ai tout dit: vous me perdriez, et vos affaires n'en seraient pas plus avancées.

SOTOMAYOR.

Pourrai-je maîtriser ma fureur?..

ARTHUR.

Modérez-vous, Seigneur; souvenez-vous de nos conventions, songez que tout est prêt à réussir au gré de vos désirs; songez qu'avant peu l'objet de votre amour va se trouver en votre pouvoir, et qu'après l'éclat d'une telle aventure, le seul parti qui lui reste, est d'accepter votre main, et le nom de votre épouse... Mais voici M. l'Amiral.

SCÈNE XVI.

ISOLITE, SOTOMAYOR, L'AMIRAL BONNIVET, LA PALICE, ARTHUR.

BONNIVET, *à Isolite, qui veut l'empêcher d'entrer.*

Je veux la voir, vous dis-je, et je la verrai, c'est décidé.. Ah! ah! c'est vous, Seigneur Alonzo!

SOTOMAYOR.

Oui, M. l'Amiral, c'est moi-même.

BONNIVET.

Sans doute, vous désirez comme moi, d'être admis auprès de madame de Rendan.

SOTOMAYOR.

Vous l'avez deviné !

BONNIVET.

Est-ce que cette charmante veuve aurait aussi triomphé de votre indifférence ?

SOTOMAYOR.

Quel intérêt avez-vous à connaître mes sentimens ?

BONNIVET.

Pas d'autre que celui qu'inspire naturellement un compagnon d'infortune... Oui, mon cher seigneur, c'est le mot ; si vous avez des vues sur madame de Rendan... car aussi bien que moi, mon brave gentilhomme, c'est de l'amour en pure perte. Et comment voulez-vous la toucher en faveur des sentimens qu'elle inspire ! Elle est inabordable.

SOTOMAYOR.

Oh ! tout le monde, M. l'Amiral, n'a pas comme vous et moi, le malheur de n'en pouvoir approcher.

LA PALICE.

Plaît-il, Monsieur ?

BONNIVET.

Comment, morbleu, il y a des gens privilégiés ? cela n'est pas possible ; s'il y avait quelqu'un de reçu, je serais adms.

SOTOMAYOR.

Demandez au chevalier Bayard qui se promene actuellement dans le jardin, si personne n'a le bonheur de voir Madame de Rendan ? Il est en droit de vous répondre qu'il y a des exceptions.

BONNIVET.

Le chevalier Bayard est-là ? dans le jardin ?

LA PALICE.

Etes-vous sûr de ce que vous avancez, Monsieur ?

SOTOMAYOR.

Il y est... par ordre exprès de Madame de Rendan...

il attend, pour sortir, que j'aye enfin pris le parti de m'en aller.

ISOLITE.

Oh! le méchant homme!

LA PALICE.

Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire que la chose est bien douteuse. S'il était effectivement dans le jardin, et qu'il eût envie d'en sortir, ce n'est pas votre présence qui pourrait l'en empêcher. Dans toutes ses actions il n'a jamais craint les témoins.

SOTOMAYOR, *faisant un pas comme pour aller au jardin.*

Ah! puisqu'il faut vous en convaincre...

BONNIVET.

Arrêtez, Monsieur, nous ne le souffrirons pas; Madame de Rendan depuis son veuvage n'a reçu personne encore.

SOTOMAYOR.

Excepté le chevalier Bayard qui est là, et qui, lorsque je l'en prierai ne refusera pas de paraître.

LA PALICE, *l'arrêtant fièrement.*

Monsieur... s'il est vrai que Bayard soit dans ce jardin, et s'il est de l'aveu de madame de Rendan, la crainte de la compromettre peut seule l'y retenir, et si vous ne respectez pas un brave homme, un bon Chevalier que j'aime et que tout le monde estime; respectez du moins une femme noble, belle, vertueuse, dont vous devriez être l'appui et non l'accusateur.

SOTOMAYOR.

Vous m'ouvrez les yeux, Messieurs, c'était pure vision de ma part... (*Il ouvre la porte du jardin, et d'une voix élevée.*) Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné, Chevalier; certainement si vous étiez là, vous ne craindriez point de paraître... non, Messieurs, Bayard n'y est point... je me suis trompé... (*Arthur s'est sauvé quand il a vu la querelle s'échauffer.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

NON, monsieur de Sotomayor, vous avez bien vu, et l'on vous a dit vrai... j'y étais.

SOTOMAYOR.

Eh bien, Amiral ?

BONNIVET.

Je vous jure, Bayard, que je ne vous croyais point ici... Mais par quelle aventure ?

BAYARD.

Par une aventure fort naturelle. Vous désirez voir madame de Rendan, je le désire aussi, et malgré l'inutilité de mes démarches.

SOTOMAYOR, *riant malignement.*

Malgré l'inutilité ?

BAYARD.

Oui, Don Alonzo... que signifie l'ironie de ce sourire ?

BONNIVET.

Cela signifie que vous prenez tous deux une peine infructueuse... Elle met à cela de l'entêtement, de la singularité. Vous concevez bien qu'il n'est pas naturel de pleurer un mari pendant deux ans. Elle veut passer pour une femme extraordinaire... Mais croyez qu'au fond de l'âme elle serait enchantée qu'on lui fournît de bonnes raisons pour se consoler... et je m'en charge, moi. Un quart-d'heure seulement d'entretien avec elle, et je la rends à la société... Vous n'entendez rien à tout cela vous autres.

LA PALICE, *en riant.*

Ah ! mon cher Amiral, nous n'avons jamais douté de votre talent.

SOTOMAYOR, *avec un sourire amer.*

Mais vous comptez un peu plus sur votre adresse, chevalier Bayard ?

BAYARD, *sèchement.*

Je ne suis point adroit, je suis franc.

BONNIVET.

Ecoutez donc, en fait de talent... on ne m'a jamais accusé d'en manquer... surtout auprès des femmes. On a sur son compte quelques aventures assez brillantes pour... Enfin, il suffit, il faut être modeste... Que je voie madame de Rendan seulement, et j'y parviendrai sans doute.

SOTOMAYOR, *toujours avec ironie.*

Vous êtes plus avancé que nous, Chevalier, avouez-le?

BAYARD, *retenant sa colère.*

Vous me pressez vivement, Monsieur.

SOTOMAYOR.

Pour un Français, vous êtes trop discret... Allons, livrez-vous donc un peu au caractère national .. Pourquoi ne pas convenir d'un bonheur qu'on ne doit qu'à son mérite?... Avouez donc?

BAYARD, *pâlissant de colère.*

Je suis chez madame de Rendan.

BONNIVET.

Et moi aussi, j'y suis, et je n'en sors pas que je ne l'aye vue.

SOTOMAYOR, *à Bayard, d'un air de mépris.*

Si vous étiez ailleurs.

BAYARD, *d'une voix étouffée.*

Ma réponse serait précise. (*A ce mot Isolite sort toute effrayée par la porte du jardin.*) Au reste, l'occasion ne vous manquera point autrepart...

BONNIVET.

L'occasion? j'ai su me la ménager, moi, et je la saisirai en dépit de madame de Rendan, en dépit de tous les jaloux : en amour comme en guerre, il n'y a souvent qu'un instant, et personne n'ignore que je sais le mettre à profit.

SOTOMAYOR.

Vous n'êtes pas seul en possession de ce mérite-là; Monsieur, n'est-il pas vrai, chevalier Bayard?

BAYARD, *perdant patience.*

Oui, Sotomayor, je vous l'ai prouvé, lorsque,

sous les murs de Monerville, je vous fis prisonnier ; lorsqu'au mépris de votre parole, vous vous échappâtes, et lorsque je vous repris après vous avoir une seconde fois vaincu... Ce fut l'affaire d'un moment....

SOTOMAYOR, *d'une voix étouffée par la colère.*

Cela suffit.

BAYARD, *de même.*

J'y compte.

BONNIVET.

Eh bien, eh bien, du bruit, de l'éclat; beau moyen de se faire aimer ! Que ne m'imitez-vous ? C'est de l'adresse qu'il faut. J'ai des intelligences partout, moi, et... (*Montrant le jardin.*) c'est là que doit se trouver l'ennemi, je l'assiége... mes troupes n'attendent que le signal, j'ai déjà pénétré dans les lignes.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE, *à l'Amiral, du fond du théâtre.*

St, st, st, st.

BONNIVET.

Et voilà mon aide-de-camp... le jardinier de la maison.

AMBROISE, *du fond du théâtre et l'air très-affairé.*

Elle est là qu'elle se promène...

BONNIVET.

Madame de Rendan.

AMBROISE.

Elle est avec mademoiselle Isolite qui l'y conte queuque chose, et qui a l'air toute échauffée.

(*Bayard jette sur Sotomayor un regard terrible.*)

BONNIVET.

Et nos gens sont-ils placés ?

AMBROISE, *s'approchant.*

J'ai fait entrer tout le bataclan... (*Il fait des attitudes ridicules.*) Des petits messieurs qui font comme ci, de petites demoiselles qui font comme ça...

(*Haussant le bras.*) Et des ménétriers qui font çà comme s'ils buvaient, comme çà... Oh ! comme ign'y en a ... : y sont cachés dans les bosquets, derrière les charmilles, au mitan de l'orangerie ; une bande par ici, une autre troupe par ilà ; c'est pis qu'une noce, et tout çà vous est bariolé... (*Se frottant les mains.*) Gn'y a dans le nombre quelques petits minois de filles qui sont bin gentilles ; mais gn'y a aussi des figures... Ah ! que ça fait trembler.

BONNIVET, *éclatant de rire.*

Ce sont des Bohémiens...

BAYARD.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LA PALICE.

Peut-on savoir...

SOTOMAYOR.

Sera-t-il permis...

BONNIVET, *gaîment.*

C'est que vous ne savez pas ce dont je suis capable. Passez au jardin ; vous serez bien surpris... passez, passez, je crois qu'il est difficile de rien imaginer de plus galant.

FIN DU SECOND ACTE.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre représente le jardin de madame de Rendan, elle arrive couverte de son voile, une main dégantée ; elle fuit Bonnivet qui court après elle : Bayard paraît dans l'enfoncement ; la Palice lui montre l'Amiral poursuivant la belle veuve. A l'instant où elle descend vers les rampes, sortent de derrière des charmilles et du fond des bosquets, des Pâtres, des Bergers et des Ménétriers jouant de la flûte, du hautbois, de la musette, etc. (Danse.)

Mad. DE RENDAN.

Ah ! monsieur l'Amiral ! c'est une audace dont je ne vous aurais jamais cru capable.

BONNIVET.

Oui, Madame, je suis un audacieux, les femmes m'en ont toujours accusé. Sylphes, Génies, n'oubliez rien pour amuser une veuve adorable. (*Danse.*)

Mad. DE RENDAN.

C'en est assez, monsieur l'Amiral; j'ai porté la complaisance au-delà des bornes que vous-même auriez pu me prescrire. Permettez-moi de me retirer; et surtout à l'avenir, n'oubliez plus que le véritable amour s'annonce par le respect; celui que l'audace accompagne, révolte une femme au lieu de l'attendrir.

BONNIVET.

Non, je ne vous quitterai pas comme cela, vous entendrez ma justification. (*Il sort avec madame de Rendan.*

SOTOMAYOR, *en passant devant Arthur.*

Sers mon amour et ma fureur.

ARTHUR.

Nos gens sont placés : ils n'attendent que le signal; Vos rivaux éloignés, la victoire est à nous.

(*Ils sortent, et le Ballet les reconduit en dansant.*)

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARTHUR, *seul.*

GUETTONS ici la sortie de monsieur l'Amiral : il est amoureux et bavard; en conséquence, la visite sera longue. Nos gens sont en embuscade; j'ai dispersé les domestiques de la maison; et tout doit réussir. Non, non, le chevalier Bayard ne convient point à ma maîtresse; des vertus, de la naissance, une grande réputation, tout cela est fort bon... mais il y faudrait joindre aussi l'opulence; c'est elle qui fait valoir tout le reste.

SCENE II.

AMBROISE, ARTHUR.

AMBROISE.

Dites-moi donc, vous ; où qu'est fourré tout le monde dans ste maison ?

ARTHUR.

Est-ce que Madame veut parler à quelqu'un ?

AMBROISE.

Non, pargoi, c'est moi qui me lasse de ne trouver personne à qui parler.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à dire ?

AMBROISE.

C'est que je veux avoir main-forte.

ARTHUR.

A propos de quoi ?

AMBROISE.

A propos d'une troupe de bandits qui rodent autour de la maison, et de quatre ou cinq grands coquins qui ont trouvé moyen de se glisser dans not' jardin.

ARTHUR, *à part.*

Ouf, tout est découvert... (*Haut.*) Est-ce que vous êtes fou ? et quel pourrait être leur dessein ?

AMBROISE.

Ma foi, je n'en sais rien ; et c'est pour m'en instruire sans craindre d'accident, que je cherche partout une escorte. Où diable sont-ils tous fourrés ? Robert, Antoine, Philippe...

ARTHUR.

Ne criez donc pas comme cela ; vous allez jeter l'effroi dans toute la maison... Je gage que j'ai deviné... Oui, sûrement, voilà le fait... Vous dites que le chevalier Bayard est amoureux de madame de Rendan ?

AMBROISE.

Ecoutez donc ; il pourrait faire plus mal.

ARTHUR.

ARTHUR.

Et vous supposez que Madame ne le voit pas avec indifférence ?

AMBROISE.

Çà y ressemble.

ARTHUR.

Je parie que le chevalier Bayard est fâché que l'amiral Bonnivet l'ait prévenu dans l'idée d'une petite fête galante arrangée pour notre belle maîtresse...

AMBROISE.

Je crois, morgué, que vous avez raison.

ARTHUR.

Madame a paru voir de mauvais œil les attentions de monsieur l'Amiral.

AMBROISE.

Oui, je me suis aperçu qu'alle leux faisait la grimace.

ARTHUR.

C'est qu'il lui déplaisait qu'un autre se fût avisé d'une galanterie dont elle aurait été charmée de savoir gré à celui qu'elle distingue.

AMBROISE.

Il semble que vous lisiez dans sa pensée.

ARTHUR.

Le chevalier Bayard n'a pu se dissimuler, et l'humeur de Madame est le motif qui l'a fait naître ; en conséquence, il lui ménage à son tour quelque surprise agréable ; et les gens qui rodent autour de la maison ; ceux introduits dans le jardin, ne peuvent être que des personnes préposées par lui pour l'exécution de ce dessein.

AMBROISE.

Voyez-vous ! eh bien, je n'ai pas deviné çà, moi... Ah ! queu pauvre esprit je suis à côté de vous !

ARTHUR.

J'ai vu le Chevalier parler bas à mademoiselle Isolite.

AMBROISE.

Je l'ai vu aussi, moi.

ARTHUR.

De quoi lui parlait-il ? de la petite fête que de son côté il prépare à notre maîtresse.

AMBROISE.

Certainement il ne pouvait lui parler que de çà.

ARTHUR.

D'après cela vous concevez qu'il faut se taire, avoir l'air de ne se douter de rien ... parce que vous concevez bien, Ambroise... Le mérite... l'agrément de ces bagatelles ne consistent que dans la surprise ... Allez chez vous, tenez-vous bien tranquille, ne parlez à qui que ce soit de ce que vous avez vu, et de ce que vous savez.... Le mystère, mon ami, le mystère, c'est ce qui donne du prix aux moindres choses. Allez, Allez, mon cher ami, rentrez chez vous, et surtout empêchez votre femme d'en sortir... Les femmes... on les fait bien parler quand on veut : mais on ne les fait pas taire à volonté, et si la vôtre s'apercevait...

AMBROISE.

Alle... Ah, morgué ! je voudrais bien qu'alle s'avisit de jaser, quand il me plaît qu'alle se taise. Je suis le maître, afin que vous le sachiez, et lorsque enfin... Suffit... (*Il sort.*)

SCENE III.

ARTHUR, *seul.*

Nous venons de l'échapper belle. Cependant je ne suis point tranquille... Mais n'est-ce pas la voix de Madame... Oui ! l'Amiral s'en va... Elle vient ici... Eloignons-nous, et guettons l'instant favorable.

(*Il sort et tâche de n'être point vu.*)

SCENE IV.

Mad. DE RENDAN, ISOLITE.

Mad. DE RENDAN.

L'AUDACE et l'étourderie de l'Amiral ont-elles assez éclaté ? avez-vous vu, Mademoiselle, l'air de con-

fiance de cet homme extravagant? on eût dit qu'il était assuré de mon cœur.

ISOLITE.

Il est vrai qu'il avait toute la sécurité de l'amant le plus heureux.

Mad. DE RENDAN.

Que je n'entende jamais parler de ce jardinier assez vil pour se laisser séduire. Lui-seul, a pu introduire chez moi ce peuple d'insensés; congédiez cet homme intéressé, et que je ne le voie jamais.

ISOLITE.

Ah! Madame, ce pauvre Ambroise est un malheureux chargé de famille... L'appas de l'or que l'on a fait briller à ses yeux, a tenté sa pauvreté : il n'était question, à ce qu'on lui disait, que de procurer quelque dissipation à Madame. C'est un honnête homme, un peu simple, et qui en se prêtant à ce qu'on exigeait de lui, n'a pas cru manquer à ses devoirs; sa femme, ses enfans, lui-même, que voulez-vous qu'ils deviennent, si vous les abandonnez?

Mad. DE RENDAN.

Qu'il reste, puisque vous le voulez... Mais doublez ses gages, afin qu'à l'avenir la pauvreté ne le force pas de céder à la séduction.

ISOLITE, *baisant la main de madame de Rendan.*

Madame est la bonté et la générosité même.

Mad. DE RENDAN.

Quand monsieur Bayard est sorti, vous lui avez dit que je voulais lui parler?

ISOLITE.

Oui, Madame.

Mad. DE RENDAN.

Ce que vous m'avez raconté dans le jardin m'inquiète... Leur altercation a donc été violente?

ISOLITE.

Il n'en faut accuser que monsieur de Sotomayor.

Mad. DE RENDAN.

Ils auraient oublié qu'ils étaient chez moi?

ISOLITE.

Le chevalier Bayard seul s'en est ressouvenu, et l'a vainement rappelé à son adversaire.

Mad. DE RENDAN.

Ah dieu ! après l'indiscrétion de Bonnivet, il ne faudrait plus que cet éclat pour me mettre au désespoir.

ISOLITE.

Voici monsieur Bayard. (*Elle sort.*)

SCENE V.

BAYARD, Mad. DE RENDAN.

BAYARD.

Je n'ai pu me débarrasser plutôt des importuns attachés à mes pas, Madame ; j'ai cru qu'Imbercourt que je viens de rencontrer ne me quitterait jamais. Il m'a tenu des discours auxquels j'avoue n'avoir pu rien comprendre ; enfin ils m'ont laissé libre, et j'accours vers vous pénétré de tout ce qui vient de se passer.

Mad. DE RENDAN.

Que pensera-t-on d'une démarche aussi singulière que celle de l'Amiral ? A quoi m'expose l'étourderie d'un homme inconséquent ? On va s'imaginer que je me prête à ses vues... Oui, Monsieur, l'on ne croira jamais qu'un homme ait l'audace de faire un si grand éclat sans l'approbation, au moins tacite, de celle qui en est l'objet.

BAYARD.

Eh ! Madame, Bonnivet n'est-il pas connu en fait d'étourderie ? est-ce là son coup d'essai ? sa réputation met la vôtre à couvert.

Mad. DE RENDAN.

Ce n'est encore là que le moindre de mes chagrins. Est-il vrai, Monsieur, que Sotomayor ici, sans respect pour ma maison, se soit emporté à des excès ?..

BAYARD.

Aucuns, Madame, aucuns... Il est violent, ombrageux... Je l'ai fait souvenir qu'il était chez vous... et tout a été dit.

Mad. DE RENDAN.

Non, Chevalier, non, tout ne l'est pas : de l'air dont vous me l'assurez, vous me faites frémir... A-t-il tenu quelques discours injurieux ?... ne me cachez rien. Sur quoi s'est donc enflammé cet esprit soupçonneux ? est-ce de moi qu'il se plaint ? suis-je pour quelque chose dans les raisons qui l'aigrissent ?

BAYARD.

Ne vous alarmez point, Madame ; qu'importent les motifs qu'il croit avoir de se plaindre ; si ces motifs sont tous déraisonnables ? Vous voyez que je suis tranquille, vous pouvez l'être autant que moi.

Mad. DE RENDAN.

Il aura su, Monsieur, que je vous reçois chez moi. Son cœur jaloux, son esprit défiant auront tiré de cette espèce de prédilection des conséquences dont l'idée seule me met au désespoir... Et que serait-ce, grand dieu ! s'il s'était hasardé contre vous à des emportemens !... Vous me cachez la vérité, Chevalier,... l'offense est peut-être de nature à ne se laver que dans le sang... Si cela était... après un éclat aussi affreux pour ma réputation, aussi cruel pour mon cœur, je n'aurais plus qu'à mourir.

BAYARD.

Madame, encore une fois, soyez tranquille. Quel reproche Sotomayor serait-il en droit de me faire ? Vous avez la bonté de m'admettre chez vous ; mais la Palice jouit du même honneur.

Mad. DE RENDAN, *d'un ton moins agité.*

Il est certain que cela détruit du moins l'idée d'une préférence exclusive... Mais s'il sait vos sentimens pour moi ?...

BAYARD.

Peuvent-ils être un crime à ses yeux ?... N'appartient-il qu'à lui de connaître ce que vous valez.

Mad. DE RENDAN.

De quoi ne fait-on pas un crime à son rival ?

BAYARD.

Ah ! s'il me faisait celui de vous plaire... Que je m'estimerais heureux !

Mad. DE RENDAN.

Que je serais à plaindre !

BAYARD.

Vous, Madame !

Mad. RE RENDAN.

Je ne veux qu'un ami.

BAYARD.

En est-il de meilleur que l'amant le plus tendre ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

Il y a là des étrangères qui demandent à parler à Madame.

Mad. DE RENDAN.

Me permettez-vous de les recevoir ?

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez.

Mad. DE RENDAN.

Faites entrer.

BAYARD.

Souffririez vous que je passe dans cet appartement jusqu'à ce que ces femmes se soient retirées ?

Mad. DE RENDAN.

Ne vous ennuyerez-vous pas ?

BAYARD.

Est-ce que votre image ne me suit pas partout !

(*Il se retire dans un cabinet.*)

SCENE VII.

Mad. DE RENDAN, *seule.*

Je dois éviter toute conversation particulière avec le chevalier... je n'en sors jamais sans une émotion... Ah ! Dieu.

SCENE VIII.

UNE DAME BRESSANE, SES DEUX FILLES, Mad. DE RENDAN.

LA BRESSANE.

EXCUSEZ des étrangères, Madame, qui, ne connaissant personne ici, ont osé espérer de votre bonté, que vous ne refuseriez pas de leur être utile.

Mad. DE RENDAN.

Vous m'avez rendu justice, Madame; mais ce n'est point bonté, c'est devoir. Y aurait-il de l'indiscrétion à demander qui vous êtes?

LA BRESSANE.

Je suis veuve d'un gentilhomme qui mourut en défendant sa patrie contre vos compatriotes armés pour la détruire... Bresse m'a vu naître. Bresse, qui, malgré l'expérience et le courage de nos guerriers, a succombé sous la valeur des vôtres.

Mad. DE RENDAN.

Et ces demoiselles?

LA BRESSANE.

Ce sont mes filles.

Mad. DE RENDAN.

Elles joignent à la beauté cet air de candeur qui la rend encore plus intéressante : sans doute, les malheurs attachés à la guerre, la perte de votre époux, et les calamités affreuses qui dévastent une ville prise d'assaut, ont détruit votre fortune, et vous contraignent à chercher ici des secours?...

LA BRESSANE.

Ce n'est pas le besoin qui nous amène ici, Madame, c'est la reconnaissance; un homme généreux, un digne et brave chevalier, blessé pendant l'assaut, et porté dans ma maison, lorsque Bresse entière était livrée au pillage, sauva mes jours, nos biens, et l'honneur plus précieux que la vie, à ces deux enfans, ma consolation et mon unique espérance dans la confusion où ma patrie était plongée; jouissant à peine de ce qu'exige la plus simple existence, je n'ai pu m'acquitter envers

notre libérateur; et je viens aujourd'hui satisfaire à la dette de mon cœur.

Mad. DE RENDAN.

Une reconnaissance si rare et si respectable fait votre éloge, Madame, et le panégyrique de celui qui vous l'a inspirée; mais en quoi puis-je vous être utile à son égard, et comment me connaissez-vous?

LA BRESSANE.

Parce que ce brave homme semblait oublier ses souffrances, en prononçant votre nom, Madame.

Mad. DE RENDAN, *avec étonnement.*

Mon nom!

LA BRESSANE.

Belle Rendan, disait-il, mes biens, mon sang, ma vie, tout pour Dieu, pour l'honneur et pour vous.

L'AINÉE DES FILLES.

Vous avez vu des belles, continuait-il, en nous adressant la parole; eh bien, celle que je vous nomme, celle qui soutient mon courage, est plus belle que tout ce que vous avez pu voir... Il ne nous a pas trompées.

Mad. DE RENDAN.

Ah! cessez...

LA CADETTE.

Mais trois choses l'emportent encore sur sa beauté, poursuivait ce brave et bon chevalier, c'est sa vertu, son esprit et son cœur.

LA BRESSANE.

Elle ignore mes sentimens, jamais elle ne les paiera de retour; mais on est plus heureux d'aimer madame de Rendan, même sans espérance, qu'on ne le serait, assuré de l'amour, et comblé des faveurs d'une autre: c'est ainsi que pour charmer ses peines, s'exprimait devant nous le tendre et généreux Bayard.

Mad. DE RENDAN, *avec un sentiment qui tient de la joie et de l'étonnement.*

Monsieur Bayard... (*Avec vivacité.*) Quoi! c'est lui qui vous disait... (*S'arrêtant comme ayant trop dit.*) Ah! si je puis vous obliger, ne m'épargnez pas..

Combien votre reconnaissance vous rend estimable à mes yeux... (*Avec intérêt.*) Il était donc blessé grièvement?

LA BRESSANE.

Percé d'un coup de lance vers la poitrine, au défaut de la cuirasse, affaibli par la perte de son sang, sa blessure était dangereuse... Mais ces deux jeunes filles, comme toutes celles qui ont l'honneur de naître d'un sang noble, formées, dès leur enfance, à des connaissances utiles, ont rendu bientôt à la vie le meilleur et le plus vertueux des guerriers.

Mad. DE RENDAN, *avec sentiment et prenant les mains des deux jeunes Bressanes.*

Vos généreuses mains ont sauvé un homme bien cher... à sa patrie, à sa famille, à ses amis... Que la beauté est respectable et touchante, quand elle ne brave le spectacle affreux des douleurs et de la mort, que pour consoler et secourir des victimes si noblement dévouées! Et vous voulez voir celui que vos bienfaits vous ont rendu si cher?

LA BRESSANE.

Dès que les circonstances nous l'ont permis, éloignement, peines, fatigues, rien ne nous a retenues. Ces deux enfans pénétrés comme moi d'estime et d'admiration pour notre loyal ami, se faisaient une fête de ce voyage; leur gaîté, leur résolution soutenaient mon courage. Je suis vieille, j'approche du terme fatal... mais je mourrai contente, si je puis voir encore une fois mon bienfaiteur, et déposer à ses pieds un faible tribut de ma reconnaissance. Je suis arrivée ce matin, ce brave Capitaine est sans doute à la Cour, et n'osant pas nous y présenter, j'ai pensé que celle qu'il nommait sans cesse, que cette Madame de Rendan si respectueusement adorée du Chevalier Bayard, faciliterait à de pauvres étrangères le bonheur d'arriver jusqu'à lui.

Mad. DE RENDAN.

Le hasard vous favorise, Mesdames, le chevalier Bayard était avec moi quand vous vous êtes fait annoncer : il a passé dans cet appartement pour me lais-

ser la liberté de vous recevoir : je ne le priverai point du plaisir que vous lui préparez... vous parlez de votre reconnaissance, il vous persuadera que c'est lui seul qui vous en doit... (*Elle ouvre la porte du cabinet.*) Venez, Monsieur, venez, et remerciez-moi, je vais vous procurer un bien heureux moment. (*Bayard sort du cabinet.*) Reconnaissez-vous ces Dames?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

EH! c'est ma noble, ma généreuse Bressane! ce sont mes deux anges consolateurs! (*A madame de Rendan.*) Si je les reconnais!... ah! Madame, je leur dois l'air que je respire. (*Embrassant la mère.*) Mais par quel miracle?...

LA BRESSANE, *dans les bras de Bayard et l'embrassant avec la plus grande tendresse.*

Ah! monsieur Bayard!... Monsieur Bayard!

BAYARD, *pleurant et la pressant contre sa poitrine.*

Ma bienfaitrice! ma bienfaitrice!... (*A madame de Rendan.*) Si vous saviez... Ah! vous aviez bien raison, voilà un heureux moment pour moi!

LA BRESSANE.

Vous pleurez?

BAYARD.

Je n'en rougis pas... Elles sont bien douces ces larmes-là... (*A madame de Rendan, en lui montrant les deux filles.*) Avez-vous rien vu d'aussi intéressant.... et d'une douceur, d'une bonté... Des cœurs purs comme le vôtre, Madame.

LA BRESSANE, *à ses enfans qui pleurent et qui se taisent.*

Eh bien! mes enfans... (*A Bayard.*) C'est le saisissement, c'est la joie qui les empêchent de s'exprimer...

BAYARD.

Quel sujet vous a fait quitter Bresse? qui vous amène en France?

LA BRESSANE, *en serrant la main de Bayard et la mouillant de ses larmes.*

L'amitié... le devoir... la reconnaissance.

BAYARD, *à madame de Rendan, en prenant la Bressane dans ses bras.*

Elle pleure aussi cette chère femme... (*A la Bressane.*) Avez-vous besoin de moi?

LA BRESSANE.

Oui.

BAYARD, *vivement.*

Parlez, parlez, que puis-je faire pour vous?

LA BRESSANE.

Beaucoup, beaucoup.

BAYARD.

Dites.

LA BRESSANE.

Nous jouissons d'une fortune peu considérable, mais honnête, mais suffisante pour assurer à ces deux enfans un avenir exempt d'alarmes ... Notre ville emportée d'assaut par vos soldats, et livrée au pillage, nous seules protégées par vous, nous avons échappé..

BAYARD.

J'ai fait mon devoir...

LA BRESSANE, *montrant ses filles.*

Ces deux enfans, victimes sans vous, de la férocité du vainqueur...

BAYARD.

J'ai sauvé la vertu, la beauté... J'ai fait mon devoir.

LA BRESSANE, *se jetant avec ses filles aux pieds de Bayard.*

Mes filles, faisons le nôtre.

BAYARD.

Eh bien! eh bien!... (*Voulant les relever.*) Je ne souffrirai pas...

LA BRESSANE.

Cette posture convient à des âmes reconnaissantes; et nous vous demandons une grâce.

BAYARD, *les forçant de se relever.*

Ordonnez... mais relevez-vous.

LA BRESSANE.

La calamité publique, les événemens nous ont seuls empêches de nous acquitter plutôt. Vous n'êtes pas riche vous nous l'avez dit...

BAYARD.

J'ai dit la vérité... Eh bien ?

LA BRESSANE.

Eh bien, notre bienfaiteur, notre sauveur, notre ami... (*En lui offrant un coffre.*) Recevez ce que nous vous devons...

BAYARD.

Qu'est-ce que cela ?... que m'offrez-vous ?

LA BRESSANE.

L'argent que vous avez répandu pour nous...

BAYARD.

Que vous donnerai-je donc, moi, qui vous dois la vie ?

Mad. DE RENDAN, *avec une effusion de cœur dont elle n'est pas la maîtresse.*

Ah ! Bayard ! ah ! mon ami !...

LA BRESSANE.

Madame, soyez notre juge ; tout s'enrichissait autour de lui, des dépouilles de mes concitoyens... lui seul... il place deux soldats à ma porte... il tire de sa bourse tout ce qu'il fallait pour satisfaire leur avidité, et les indemniser de ce qu'aurait dû leur valoir le pillage de ma maison ; il sauve nos biens, nos jours, l'honneur de mes enfans, il les sauve au prix de sa fortune... Et quand sans nuire à la mienne, je veux acquitter ma dette, la dette sacrée de ma reconnaissance, la dette du cœur, il me refuse, il nous humilie... Qu'est donc devenu ce Bayard si bon, si généreux dans Bresse !

BAYARD, *après un moment de réflexion.*

Combien y a-t-il ?

LA BRESSANE, *confuse de la médiocrité de la somme.*

Deux mille cinq cents ducats.

BAYARD.

Je les accepte.

LA BRESSANE.

Ah ! je renais !

LES DEUX FILLES, *ensemble.*

Quel bonheur !

BAYARD.

Mais voilà de belles demoiselles, à qui j'espère ... j'ai aussi quelques obligations. Leurs bienfaisantes mains ont écarté de moi la mort qui me pressait ; leur art salutaire, leurs soins consolateurs ont allégé mes souffrances ... Voilà des dettes aussi, des dettes sacrées, des dettes du cœur ... Et vous me permettrez de m'en acquitter... (*Aux deux filles.*) Voilà, mes belles amies, deux mille cinq cents ducats, je les ai acceptés... recevez-en chacune mille pour aider à vous marier... (*Elles veulent l'interrompre.*) Laissez-moi parler ... (*A la mère.*) Les cinq cents autres ducats ma respectable amie, vous les distribuerez dans votre malheureuse ville, aux indigens, aux orphelins, aux veuves, sur qui la guerre a fait tomber ses horribles fléaux.

LA BRESSANE.

Et que vous restera-t-il à vous !

BAYARD.

Votre amitié, et ma vie que je vous dois... je crois qu'il n'en faut pas plus pour être content.

Mad. DE RENDAN, *en lui tendant la main.*

Ah ! mon ami ! que vous êtes heureux ! et combien vous méritez de l'être !

LA BRESSANE.

Madame, vous voyez nos larmes ... nous n'avons plus d'autre expression.

BAYARD.

Vous ne repartirez pas sitôt ?

LA BRESSANE.

Vîte, bien vîte... Si je restais long-temps ici, si je vous voyais souvent, j'aimerais trop la France, et j'oublierais ma patrie... J'y reporte un cœur pénétré de vos vertus, et qui ne cessera de vous aimer qu'en cessant de battre dans mon sein.

BAYARD, *attendri, à madame de Rendan.*

Oh! Madame, leurs pleurs me font trop de mal.

LA BRESSANE.

Partons, mes filles... Madame, nous ne pouvons rien pour son bonheur : c'est à vous seule qu'il veut le devoir... Adieu, noble, loyal ami...

BAYARD, *les embrassant.*

Oui, votre ami, jusqu'à la mort.

LA BRESSANE.

Ah! que le ciel l'éloigne pour le bonheur de l'humanité!... adieu.

LES DEUX FILLES, *ensemble.*

Adieu!... Adieu!

BAYARD.

Non, pour toujours.

LA BRESSANE.

A mon âge, hélas! c'est adieu pour jamais.

(*Elles sortent.*)

SCENE X.

Mad. DE RENDAN, BAYARD.

(*Bayard la tête cachée par ses deux mains, et pleurant. Après un silence, et avec un attendrissement qu'elle ne peut dissimuler, Madame de Rendan dit :*)

Mad. DE RENDAN.

IL n'y a que vous seul qu'on puisse aimer comme cela.

BAYARD, *la regardant avec tendresse.*

Le pensez-vous?

Mad. DE RENDAN.

Ah! je pense.... Il ne manquait plus que le spec-

tacle que je viens de voir... Laissez-moi, vous vous montrez à mes yeux avec trop d'avantage.... laissez-moi.

BAYARD, *se jetant à genoux.*

Vous me repoussez?

Mad. DE RENDAN.

Que voulez-vous?

BAYARD.

Grâce, pitié, tendresse...

Mad. DE RENDAN.

Ah! je suis dans un trouble.... Ah! mon ami, croyez que si je pouvais aimer encore... Vous seul..! J'entends du bruit, on vient... Levez-vous, à peine je respire.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LA PALICE.

LA PALICE.

Vous ferez grace à mon importunité, Madame, en faveur du motif qui m'amène... Nous connaissons tous deux Bayard, nul péril ne peut l'émouvoir; et je viens vous supplier d'unir vos efforts aux miens, pour l'engager à parer le danger qui le menace aujourd'hui.

Mad. DE RENDAN, *avec effroi.*

Qui le menace!... Monsieur Bayard?

BAYARD.

Moi!

LA PALICE.

S'il ne s'agissait que d'un combat, mon ami, je ne vous en parlerais pas... mais il y a de la trahison.

Mad. DE RENDAN.

Comment!

BAYARD.

Ah! la Palice! et c'est ici?...

LA PALICE.

Oui, [illegible]'est parce que Madame est là, que je ne dois pas me tai[illegible] Un danger que [illegible] pouvez prévoir,

dont vous avez la possibilité de vous défendre par le courage et par les armes, je vous le laisserais courir... quel que soit votre adversaire la partie sera toujours égale.... Mais lorsqu'on profitera de votre sécurité pour vous attaquer; lorsqu'on vous surprendra sans défense, lorsque vous courez les risques de succomber accablé sous le nombre, et sans pouvoir au moins vous venger, on doit vous avertir, on doit le faire devant un témoin assez puissant sur vous, pour vous, pour vous forcer à profiter de l'avis qu'on vous donne; la plus légère prévoyance vous semblerait injurieuse par vous-même, et Madame.... Madame, que vous respectez, vous prouvera mieux que moi, qu'on peut être brave, et prendre des mesures pour échapper au piége qu'un lâche sait nous tendre.

Mad. DE RENDAN.

Ah! Monsieur de la Palice, achevez; vous me faites trembler.

BAYARD.

A qui donc ai-je fait injure? qui peut avoir à se plaindre de moi? mon cœur ne me reproche rien! je n'ai rien à craindre des autres.

LA PALICE.

Quoi que vous en disiez, je ne vous quitte pas, et j'exige devant Madame, que vous me promettiez de ne pas sortir sans moi... il faut que vous le juriez à Madame.

Mad. DE RENDAN.

Promettez, Chevalier, promettez, je vous en conjure.

BAYARD.

Mais, encore une fois, quel ennemi pourrait?...

LA PALICE.

Sotomayor lui-même. Oui, Madame, on a vu plusieurs de ses gens se promener dans les allées de votre parc, examiner les alentours du château, prendre à tâche de se dérober aux yeux qui les observaient; on a vu l'écuyer de Sotomayor aller, ve[illegible] dans les

environs;

environs, et après l'altercation que vous avez eue avec son maître....

BAYARD.

Il est Espagnol, je suis Français, et nos deux nations savent qu'où l'honneur se croit compromis, c'est à l'honneur seul de demander vengeance. Sotomayor ne peut méditer une trahison; et Bayard ne doit ni la craindre ni la soupçonner.

Mad. DE RENDAN.

Et voilà ce que monsieur de la Palice a prévu; voilà ce qui me fait trembler.. Il est donc, jusque dans la vertu, un orgueil souvent répréhensible!... S'il est vrai que j'aye quelqu'empire sur vous, s'il est vrai que vous m'estimiez, j'en exige la preuve, il me la faut.

BAYARD, *à la Palice.*

Que vous êtes imprudent!...ordonnez, Madame, ordonnez...

Mad. DE RENDAN.

Vous permettrez qu'on vous accompagne?...

BAYARD.

Mais songez donc que je paraîtrai craindre.

Mad. DE RENDAN.

Eh, non, Monsieur, ce n'est pas vous qui craignez, c'est moi.. puisqu'il faut vous le dire... Vous reste-t-il encore quelqu'objection à faire?

BAYARD.

J'en aurais beaucoup, si le danger était réel... Mais comme Sotomayor est celui qu'on inculpe, ce péril n'est qu'illusoire, et je cède... Je l'avouerai cependant, je pardonnerais difficilement à la Palice l'indiscrétion qu'il vient de commettre, si cette imprudence ne me prouvait son amitié et votre estime.

LA PALICE.

Quoi qu'il en soit je veille sur vous... (*A part en regardant Madame de Rendan.*) Imbercourt m'a promis de veiller sur une autre.

Mad. DE RENDAN.

Je compte sur votre promesse, elle est sacrée.

BAYARD.

Et comment vous désobéir ? Avec Bayard n'exigez jamais de serment.... Ordonnez.

Mad. DE RENDAN.

Ah ! me voilà plus tranquille !

LA PALICE, *à Bayard.*

Il ne me reste plus, mon ami, qu'à vous rappeler notre convention de ce matin.

Mad. DE RENDAN.

Que dites-vous ?

LA PALICE.

C'est que nous sommes convenus qu'à une certaine époque l'un de nous deux serait le compagnon d'armes de l'autre, et je crois que je puis lui offrir mes services.

Mad. DE RENDAN, *vivement.*

Je vous y engage et de toute mon âme.

LA PALICE

Oh ! j'étais bien sûr d'obtenir votre approbation.

Mad. DE RENDAN.

Que ne doit-on pas attendre d'une pareille fraternité !

LA PALICE.

Il est sûr que nous avons tout pour nous, l'honneur, la patrie, l'amitié la plus tendre... et... ajoutez donc encore un mot, Madame.

Mad. DE RENDAN.

Comment !

BAYARD, *vivement.*

Et le besoin impérieux, le désir toujours renaissant d'exciter en vous quelqu'intérêt, et de mériter votre estime... n'est-ce pas ce que vous voulez dire, Capitaine ?

LA PALICE, *en souriant*

Oui, Madame, oui... Il pense tout ce que je veux dire, et j'espère être un jour assez votre ami pour oser vous dire tout ce qu'il pense.

Mad. DE RENDAN.

Je ne vous comprends point.

BAYARD, *à part à la Palice.*

Etourdi !

LA PALICE, *à part, en lui serrant la main.*

Heureux mortel... Mais vous méritez de l'être.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE, *en entrant et fermant brusquement la porte.*

NON, vous n'entrerez pas.

Madame DE RENDAN.

Qu'est-ce donc ?

ISOLITE.

Un insolent qui veut forcer cette porte ! il se dit écuyer de M. de Sotomayor, et demande le chevalier Bayard.

BAYARD.

Ici... (*Faisant un mouvement pour sortir.*) Je vais le ranger à son devoir.

Mad. DE RENDAN, *avec effroi.*

Vous ne sortirez point, Chevalier... (*A Isolite.*) Faites entrer cet écuyer.. (*Isolite sort.*) Sentez-vous bien à présent toute l'horreur de ma situation ?

BAYARD.

Je sens Madame, que vous êtes respectable à mes yeux, aux yeux de tout l'univers, et malheur à qui voudra mal interprêter mes actions et vos sentimens !

LA PALICE.

Tu connais mon cœur, tu sais ce que peut mon bras... et voilà mon épée.

BAYARD, *lui tendant la main.*

A la pareille.

SCÈNE XIII.

L'ÉCUYER, *et* LES PRÉCÉDENS.

L'ÉCUYER.

C'EST Don Alonzo de Sotomayor qui m'envoie vers vous, Seigneur : vous l'avez offensé, il en demande vengeance; lisez ce cartel et m'informez si je puis lui répondre que vous acceptez le combat qu'il propose.

BAYARD.

Le proposer ici est une injure que sans doute il vous a recommandée, et c'est lui que j'en punirai... Quoi qu'il en soit, vous voyez que vos craintes sont mal fondées. La Palice... Madame, permettez-moi de me retirer.

Mad. DE RENDAN, *l'arrêtant.*

Que porte ce cartel?.. lisez tout haut, je vous prie.

BAYARD, *lit.*

« Le chevalier Bayard a insulté aux yeux de » tous, Don Alonzo de Sotomayor. Il l'a faussement, outrageusement accusé d'avoir dans Monerville manqué à sa parole. . . » (*Bayard s'interrompant.*) Je n'ai pour témoin de ce que j'avance, qu'une ville entière, et les troupes qui la défendaient. (*Il continue de lire.*) « Il s'est vanté de » l'avoir vaincu... » (*S'interrompant de lire.*) Deux fois, et celle ci sera la dernière... (*Il lit.*) « Il » ose de plus lui disputer le cœur de Madame de » Rendan, et se vanter publiquement de parvenir » bientôt à sa possession... » (*Bayard froissant le cartel avec colère, et le jetant à ses pieds.*) Voilà le mensonge d'un traître... je n'en lirai pas pas davantage. (*A l'Écuyer.*) J'accepte le combat, je le défie lui-même, et je le punirai de sa déloyauté.

Mad. DE RENDAN, *d'une voix étouffée, et se cachant le visage avec ses deux mains.*

Ah ! Dieu !

BAYARD.

Je lui laisse le choix des armes ; ma querelle est trop bonne pour ne lui pas faire encore cet avantage.

L'ÉCUYER.

A pied... à l'épée... au poignard... jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

LA PALICE, *avec étonnement et indignation.*

A pied... il veut profiter de la faiblesse où le laissent encore une blessure douloureuse et la perte de son sang !

BAYARD.

Ma cause est bonne... j'y consens, à pied... il en mordra plutôt la poussière ; porte-lui ma réponse.. A ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LA PALICE, Mad. DE RENDAN, BAYARD.

Mad. DE RENDAN, *en pleurant.*

Ou m'a conduite une fausse démarche ? quel abîme s'est ouvert sous mes pas !

LA PALICE, *à madame de Rendan.*

Vous semblez craindre... (*Montrant Bayard.*) Celui qui devant le môle de Gayette, soutint seul, sur un pont, l'effort d'une armée entière, doit-il inpirer le moindre doute, quand il n'a qu'un seul homme à combattre ! Mon ami, je cours trouver le Roi, l'informer de ce cartel, et le supplier pour vous d'être témoin du combat... Vous y soutiendrez le respect que l'on doit aux Dames... C'est la cause de tous les Français... Adieu Madame... Oubliez la Palice... mais souvenez-vous de l'ami de Bayard. *Il sort.*

SCÈNE XV.

Mad. DE RENDAN, BAYARD.

Mad. DE RENDAN.

C'est pour moi que vous allez combattre !.. Pourquoi vous ai-je connu ?.. Ah ! malheureuse !

BAYARD.

Ainsi, vous m'imputez le crime que je vais chercher à punir... Toujours maîtrisée par le monde, par l'opinion...

Mad. DE RENDAN, *avec abandon.*

Ah! vous m'avez forcée de surmonter les craintes qu'ils m'inspiraient... Le monde, ses jugemens ne sont plus rien pour moi... je ne vois plus sur la terre...

BAYARD, *vivement.*

Achevez.

Mad. DE RENDAN, *avec la plus grande chaleur.*

Un lâche veut tirer avantage de votre situation; il ne se confie point en sa vaillance, il n'a d'espoir que dans votre foiblesse, suite fatale des maux qui vous ont accablé.

BAYARD, *avec énergie.*

Ce n'est point au cœur que les ennemis m'ont blessé... d'ailleurs, s'il est arrivé, le moment qui doit finir mes jours...

Mad. DE RENDAN.

Ah! mon ami, défendez-les: il y va de ma vie, défendez-les.

BAYARD.

Est-ce l'amour qui me l'ordonne?

Mad. DE RENDAN.

Combattez, puisque l'honneur l'exige, revenez vainqueur, et conservez-moi le seul mortel qui pouvait triompher de mes résolutions.

BAYARD, *se jetant à ses pieds.*

O ma bien aimée! recevez le serment que je fais de ne plus vivre que pour vous, de n'avoir de pensées, de volonté, d'existence que la vôtre, de vous consacrer tous mes sentimens, et d'emporter au tombeau ce pur amour que je nourrissais sans espoir, et qui fera la félicité de ma vie, s'il peut rendre la vôtre heureuse.

Mad. DE RENDAN, *l'embrassant.*

O mon cher Bayard, je le reçois, et mon cœur répète tout ce que le vôtre vient de vous dicter.

BAYARD, *avec transport.*

Ah ! que l'amour heureux a de pouvoir sur notre existence ! N'appréhendez plus ma faiblesse .. ce bras reprend sa force, mon âme recouvre sa vigueur et son énergie... Je vais combattre, et triompher... mais après l'éclat que va faire cette aventure... je vous dois, je me dois à moi-même, de fixer d'un seul mot, le jugement que l'on pourra porter sur nous.

(*Il va à une table où est un écritoire, du papier, et il écrit en prononçant tout haut.*)

« O mon Dieu, consacre la promesse que je te fais
» de n'avoir jamais d'autre épouse que Madame de
» Rendan, à qui je jure, devant toi, respect, amour
» et fidélité, jusqu'à mon dernier soupir. »

Il signe et présente la plume à Madame de Rendan.

Mad. DE RENDAN, *écrit sur le même papier que Bayard, et prononce tout haut.*

« Punissez-moi, grand Dieu! si je manque au ser-
» ment que vous fait mon ami, mon amant, mon
» respectable époux. » (*Elle signe.*)

BAYARD, *baisant le papier.*

Jour heureux ! jour de gloire, et de félicité ! je n'espérais pas te voir naître !

Mad. DE RENDAN, *voulant retenir ses larmes.*

Hélas ! il va finir !

BAYARD.

Il renaîtra, et vous serez vengée. Adieu, puisqu'il le faut.... (*Avec enthousiasme.*) Mais... O ma bien aimée ! que je puisse opposer à mon adversaire une arme plus puissante que mon épée.... un gage de votre amour... (*Montrant un nœud de manche.*) Quoi que ce soit enfin qui ait touché votre personne, et je suis invincible.

Mad. DE RENDAN, *détache son voile, le noue en forme d'écharpe et la place elle-même.*

Voilà votre écharpe ; sa couleur triste et lugubre vous peindra l'état de mon cœur pendant l'affreux combat que vous livrez pour moi. (*Elle va vers une cassette qui est ouverte, et dans laquelle elle a déposé sa promesse et celle de Bayard, elle en tire une*

tresse de cheveux à laquelle est suspendu un portrait enrichi de diamans ; passant le portrait au col de Bayard, qui le tient collé sur sa bouche.) Et voilà mon portrait.... qu'il vous serve d'égide, et puisse-t-il vous rappeler que ma vie désormais dépend du soin que vous prendrez de conserver la vôtre.

BAYARD, *transporté de joie et regardant le portrait.*

C'est elle... C'est mon épouse... Elle vit, elle respire dans ce portrait... Noble, belle, touchante image ! là... contre mon cœur... (*Avec une énergie terrible.*) Sotomayor est mort.

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et se séparent.

SCÈNE XVI.

Mad. DE RENDAN, *seule.*

On a vu sur la fin de la scene précédente, Arthur dans le jardin, parlant à l'Ecuyer de Sotomayor ; on l'a vu guetter l'instant de la sortie de Bayard ; quand il le voit partir il fait un mouvement de joie, et disparaît aux yeux du public.

Mad. DE RENDAN, *tombe dans un fauteuil, les bras et la tête appuyés sur une table, elle est abîmée de douleur ; après un instant de silence elle dit d'une voix sombre :*

Il est parti ! ah ! Dieu ! et peut-être je ne le reverrai plus.... combat affreux, horrible incertitude..... (*Se levant.*) Isolite, Arthur... Je saurai mon sort. Qu'ils suivent mon époux... qu'ils soient témoins. Ah ! Dieu j'apprendrai d'eux... je saurai, s'il faut vivre ou mourir... Isolite... Arthur... On ne m'entend point. (*Elle aperçoit Arthur dans le jardin, et va au-devant de lui.*) Le voilà... (*Arthur affecte de ne pas l'entendre et de s'éloigner.*) Arthur, arrêtez-vous.... écoutez-moi... (*Elle sort et suit Arthur : on cesse de la voir.*)

SCENE XVII.

ISOLITE, *seule, regardant de tous côtés.*

Que désire Madame... Eh ! mais, il n'y a personne ici... Voilà qui est singulier... aurais-je mal entendu... je crois cependant ne m'être pas trompée.

Oui certainement... on appelait... c'était ma maîtresse... où donc est-elle ?

Mad. DE RENDAN, *qu'on ne voit pas et qui crie avec force.*

Au secours... au secours !

ISOLITE.

Qu'est-ce que j'entends ?

Mad. DE RENDAN.

Bayard, Bayard, à mon secours !

ISOLITE, *volant vers le jardin.*

Dieu !... c'est la voix de ma maîtresse !...

AMBROISE, *accourant.*

Des ravisseurs !... Madame... On l'enlève !

ISOLITE.

Ah ! Dieu !... courons, volons...

ARTHUR, *accourant, l'air très-affairé, et arrêtant Isolite et Ambroise.*

Ah ! mes amis, secondez-moi... quel malheur... qui l'aurait prévu ? tout est perdu... Madame, ah ! Ciel ! venez... courons.... Eh ! non, non... C'est par ici... par ici... par ici... (*Indiquant le chemin opposé par lequel on a vu sortir Madame de Rendan.*) (*A part.*) Allons avertir Sotomayor que tout a réussi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LE *Théâtre représente un Carrousel, ou place considérable environnée d'échafauds, sur lesquels est placée une foule de peuple : ils sont décorés de bannières, de banderolles et d'écussons.*

François Ier. est assis sous un pavillon élevé, auquel on arrive par des gradins recouverts d'un tapis semé de fleurs de lys, ainsi que la tenture du pavillon. Il a près de lui Louise de Savoie, Duchesse d'Angoulême sa mère, et Marguerite sa sœur, toutes deux magnifiquement parées ; plusieurs Dames et Seigneurs de sa Cour.

A la droite du Roi est une estrade moins exhaussée sur laquelle on voit les Juges du Camp, des valets ou sergens sont répandus autour de la lice dont la barrière est fermée.

Au lever du rideau tout est dans un profond silence Il est interrompu par le bruit des fanfares, qui annonce l'arrivée des deux champions ; aux fanfares succède une marche militaire qu'exécutent trompettes, clairons et timballes.

Quatre écuyers d'honneurs entrent par l'aile gauche du theâtre, font le tour de la lice, et viennent se placer près de l'estrade des juges : l'un tient la bannière de Sotomayor, portant un aigle d'or qui fixe le soleil avec ces mots : RIEN NE M'ÉTONNE *; l'autre, son épée d'honneur, le troisième, le manteau d'honneur, et le quatrième deux épées et deux poignards en croix. Sotomayor les suit armé de pied en cap et la visière baissée. Près de lui est un chevalier espagnol qui lui sert de parain, et derrière quatre chevaliers de sa nation ; ils se rangent devant les écuyers.*

Quatre écuyers d'honneurs portent la bannière de Bayard, surlaquelle on voit deux aîles détachées, et pour devise, ces mots : PRET A VOLER POUR MON MAITRE ET POUR MADAME. *Son épée, son manteau d'honneur, et deux poignards en croix. Ils précèdent le chevalier Bayard qui paraît ayant à ses côtés le capitaine la Palice, et derrière lui, MM d'Oreze, d'Imbercourt de Fontrailles, et le Baron de Béar. Ils se rangent entre l'estrade des juges et la tente où est le Roi.*

La marche cesse, un moment de silence, les trompettes sonnent.

SOTOMAYOR, *s'approchant du pavillon royal, haussant la visière, et s'adressant à François Ier.*

Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'octroyer la grâce de combattre à outrance ce Chevalier déloyal. (*Il montre Bayard.*) Il m'a insulté dans mon honneur, il a osé me diffamer aux yeux des plus braves guerriers de votre royaume. Sa mort seule peut effacer l'opprobre dont il a voulu couvrir le nom de Sotomayor. Souffrez donc, Sire, que l'épée, ou le poignard, le fassent dédire de ses mensonges, de son audace, et que mon bras éteigne dans son sang le souvenir de mon injure.

(*Il jette au pied du trône le gage du combat. Les trompettes sonnent.*)

BAYARD, *armé comme lui de pied en cap, ayant par-dessus sa cuirasse, au lieu d'écharpe, le voile noir de Madame de Rendan, il hausse la visière et s'adresse au Roi.*

Sire, outrager un sexe sans défense, est le fait d'un lâche. J'ai repoussé la calomnie par le reproche le plus mérité. Ce que j'ai dit est vrai. Je le soutiendrai aux yeux des hommes, à la face du Ciel. Permettez que je relève le gage du combat.

Les trompettes sonnent.

FRANÇOIS Ier. *se levant tout le monde se lève.*

Les lois sacrées de la Chevalerie, le respect que nous devons aux Dames, l'assistance que nous leur promettons, notre sang que nous jurons de verser pour les défendre, tout m'autorise à vous permettre le combat.

Les trompettes sonnent. Bayard, relève le gage du combat.

SOTOMAYOR.

Sotomayor n'a besoin que de son courage, Sire; il lui suffit pour la victoire.

BAYARD.

Sire, j'ai pour moi l'équité, votre présence, et mon épée... Que Dieu nous juge.

Les trompettes sonnent, les Juges du Camp envoyent par des sergens à Bayard et à Sotomayor leurs épées et leurs poignards.

On voit arriver l'écuyer de Sotomayor, il s'approche de son maître, et dît mystérieusement :

L'ÉCUYER.

Tout a réussi, elle est entre nos mains.

SOTOMAYOR.

Quoiqu'il arrive, ne la laissez pas échapper... exécutez mes ordres. Vainqueur, je suis heureux; mort, je serai vengé. (*Musique.*)

FRANCOIS Ier., *parle bas à un seigneur placé près de lui. Ce gentilhomme descend et va parler au héraut d'armes. Les instrumens se taisent.*

LE HÉRAUT D'ARMES.

De par le Roi : que ni parole, ni geste, ni le moindre signe ne troublent les combattans. De par le Roi, respect et silence. (*Musique.*)

Les trompettes sonnent. Tout se tait ; les champions embrassent leurs parains et se recueillent dans un profond silence.

LE MARÉCHAL DU CAMP, *jette son gand dans la lice, et dit :*

Laissez-les aller.

Les trompettes sonnent ; les barrières s'ouvrent ; les combattans y entrent ; tout se tait et le combat commence.

Ils se portent plusieurs coups d'épée : le pied glisse à Bayard, qui tombe à genoux. Sotomayor profite de ce moment pour lui arracher le voile de madame de Rendan, se le jeter sur une épaule et fondre sur lui pour le terrassser tout-à fait.

Toutes les femmes font un mouvement d'effroi qui prouve l'intérêt qu'elles prennent à Bayard.

BAYARD.

Cet avantage et la trahison ne te serviront pas. (*Il est à genoux, se défend d'une main et de l'autre portant à sa bouche le portrait de sa dame.*) Voici ma force et mon soutien.

SOTOMAYOR, *s'efforçant de le terrasser.*

Meurs, meurs.

BAYARD, *se relevant avec force, saisit Sotomayor par le milieu du corps, le terrassant, lui pose un genoux sur l'estomac, et lui dit :*

Confesse-toi vaincu et je te donne la vie.

SOTOMAYOR.

Me confesser vaincu !

BAYARD, *lui portant un coup de poignard.*

Tu m'y forces... péris.

Les trompettent sonnent : une foule de peuple se précipite sur un des côtés du théâtre vers le trône de François Ier. ; au milieu d'eux paraît madame de Rendan, pâle, échevelée, défigurée ; elle tombe à genoux au pied du trône.

FRANÇOIS Ier.

Dieu ! qu'est-ce que je vois ?

IMBERCOURT et Mad. DE RENDAN, *elle est soutenue par Imbercourt. Ils parlent ensemble.*

Sire, Sire, justice et vengeance.

BAYARD, *se relevant de dessus le corps de Sotomayor.*

Madame de Rendan !

Mad. DE RENDAN.

Des lâches . . . des ravisseurs se sont introduits dans ma maison . . . ils ont ôsé m'entraîner. . . Imbercourt.. ses amis... mon courage . . . un Dieu , m'ont arrachée aux mains des scélérats...

FRANÇOIS Ier.

Sotomayor !

BAYARD.

Sotomayor !

(*Il prend madame de Rendan par la main, et lui montre le corps de Sotomayor étendu sur la poussière.*)

Le voilà !

Madame de Rendan détourne avec horreur ses yeux de ce spectacle, regarde Bayard et se jette dans ses bras.

Mad. DE RENDAN.

C'est à vous que je dois tout !

BAYARD.

Je suis Français . . . Dieu , l'honneur et les Dames : voilà notre cri . . . cher Imbercourt . . . (*Embrassant Imbercourt.*) Ah ! mon ami ! (*Musique.*)

Les chevaliers entourent Bayard. Le peuple arrache lances, bannières, pennons, et en forme un trophée : pendant que cette scène se passe au fond du théâtre, François Ier. conduit madame de Rendan sur le devant, et lui dit :

FRANÇOIS Ier.

Sotomayor a reçu le prix de son crime , mais permettez-moi , Madame , de vous faire un léger reproche. Quand vous vous cachez à tout l'univers , Sotomayor a pu savoir comme nous qu'il existe un mortel heureux.

Mad. DE RENDAN.

On le sait ?

(*Elle tire de son sein la promesse de mariage qu'elle a reçue de Bayard.*)

Voilà ma justification et les motifs de ma conduite . . daignez lire , et jugez-moi.

François Ier. lit, et après un petit temps, madame de Rendan continue.

Ce n'est pas certainement sur l'épouse de Bayard que votre Majesté peut former des doutes offensans.

FRANÇOIS Ier.

Non, Madame, non, foi de gentilhomme! honneur vous soit rendu. On m'a trompé : je vais tout réparer; mais, Madame, est-ce au Roi, est-ce à votre ami que vous avez confié ce mystère? est-ce un secret que je dois garder, ou m'est-il permis de le répandre?

Mad. DE RENDAN.

Vous venez, Sire, me convaincre qu'il ne peut-être trop divulgué.

Les trompettes se font entendre. Le Roi remonte sur son trône; madame de Rendan se place sur les marches, et pendant qu'en triomphe on porte Bayard, sur un bouclier,

LE CHŒUR CHANTE

Honneur à la fleur des guerriers;
De nos preux chevaliers;
Gloire, gloire;
Qu'au temple de mémoire,
Le souvenir de ses vertus
Vive autant que sa gloire;
Qu'au temple de mémoire!
Soient confondus
Et le nom de Bayard et celui de la gloire!

CHŒUR DE FEMMES.

Il a pour lui l'honneur,
Besoin des grandes âmes;
Il a pour lui les femmes,
Qu'il soit toujours vainqueur!

On reprend.

Honneur à la fleur des guerriers, etc.

Après la marche, Bayard s'approche du trône de François Ier. qui s'avance vers lui, et lui dit en l'embrassant.

FRANÇOIS Ier.

Embrasse-moi... viens... tu as fait le devoir d'un bon Français, d'un brave et loyal chevalier, tu as combattu pour la beauté outragée, tu as soutenu la cause d'un sexe aimable et sans défense... foi de gentilhomme! j'aurais voulu être à ta place.

BAYARD.

Ah ! Sire, vous auriez dû, à ce que vous valez, ce que je ne dois qu'à mon bonheur.

FRANÇOIS Ier.

Ne dites point cela, Bayard, voilà un papier qui prouve le contraire... Messieurs, je vous présente la femme du chevalier Bayard, mon ami, le vôtre et l'un des meilleurs serviteurs.

BONNIVET.

Sa femme !

LA PALICE.

Oui, mon cher amiral, sa femme.

BONNIVET.

Vous le saviez ?

LA PALICE.

Je m'en doutais.

BAYARD.

Quoi, Madame, vous avez daigné publier...

Mad. DE RENDAN.

Oui, Chevalier ; tout m'a démontré la fausseté de mes opinions. Quand on a le bonheur de vous appartenir, on doit y trouver trop de gloire pour n'en pas jouir aux yeux de tout le monde.

BAYARD.

O ma bien-aimée !... (*A la Palice.*) Et toi, mon brave compagnon d'armes, rends ma joie pure et complette ; dis-moi qu'elle n'afflige point ton cœur.

LA PALICE.

Va, je ne mériterais ni ton amitié, ni l'estime de ta femme, si je ne savais pas être heureux du bonheur de mon ami.

FRANÇOIS Ier.

Venez, belle Rendan ; viens, mon cher Bayard ; c'est moi qui prétends vous unir... je t'accorde, mon brave, quelques mois pour l'amour, et nous irons après nous informer en Italie, s'il y reste encore des lauriers. Toi, qui sais si bien en cueillir, tu guideras nos pas. En suivant ton exemple, la moisson ne peut qu'être bonne.

FIN.



Un feu roulant fit brèche à la muraille ;
Et de l'assaut ce fut là le signal ;
De notre chef nous suivions la bannière,
Grâce à son bras, à son esprit fécond,
Nos ennemis ont mordu la poussière,
Et de Dantzick il gardera le nom.

FUSILLAC.

Pour aller en avant jamais il né réculé.

SAINVILLE.

Du nouvel Alexandre il est le digne émule.

Air : *Vaudeville du Pacha de Suresne.*

Le grand duc par Mars secondé,
Marche de victoire en victoire :
Au champ d'honneur, nouveau Condé,
Il ne respire que la gloire ;
Qui veut le braver a vécu,
Il lance les foudres de guerre ;
Mais en son ennemi vaincu,
Son cœur aimant retrouve un frère.

FUSILLAC.

Colonel, permettez à votre vieux sergent
Dé fairé défiler ici lé régiment.

SAINVILLE.

J'y consens, vous irez au château du village
Où d'une fête aimable on doit vous faire hommage.

Un roulement se fait entendre, Fusillac commande la troupe. Différentes manœuvres ont lieu. Douze soldats ont chacun une lettre alphabétique au bout du fusil, et à la dernière évolution, ces lettres composent les mots de

VIVE NAPOLÉON. Toute la troupe défile et sort du côté gauche des spectateurs.

(Le théâtre change et représente un sallon.)

SCENE VI.

DUBREUIL, SOPHIE.

DUBREUIL, *s'essuyant le front.*

On ne danse pas mieux la gavotte, en honneur.

SOPHIE.

Votre menuet, mon père, est vraiment enchanteur.

DUBREUIL.

Ne crois pas plaisanter, je suis fou de la danse.

SOPHIE.

Vous êtes en tout point l'homme par excellence.

DUBREUIL.

Comme ils sont satisfaits tous ces bon villageois,
Ils font sous les tilleuls raisonner le hautbois,
Chacun a sa chacune et n'a d'yeux que pour elle;
Ici, bonne Sophie, on n'est pas infidèle,
L'innocence a pris soin de parer la beauté,
Et la vertu s'allie à la franche gaîté.
A propos, dans le parc notre feu d'artifice
Est-il prêt ?

SOPHIE.

Oui, mon père, et le temps est propice.

DUBREUIL.

Le bataillon duquel Ernest est lieutenant
Doit arriver bientôt; je veux qu'en approchant,